LE TEMPLE SANS IDOLES

DU MÊME AUTEUR

La Vaine Aventure, poèmes . . . . 1 vol.

La Fille d'Artaban (Théâtre Libre) . . . . 1 vol.

La Logique du Doute (Nouveau Théâtre d'Art) . . . . 1 vol.

Pour paraître :

La Chanson des races, poèmes.

ALFRED MORTIER

—

Le Temple sans Idoles

— POÈMES —

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMIX

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

Dix exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés de 1 *à* 10

JUSTIFICATION DU TIRAGE



TESTAMENT LIMINAIRE

Amour, thème éternel, même qui te délaisse,
Ou te dédaigne, ou qui t'arguant de mollesse
Prétend sacrer sa plume à de plus hauts exploits
Tels que le devenir social avec ses lois,
Et le roman du peuple aux clameurs d'épopée,
La meute du négoce aux lingots agrippée,
L'espace sidéral indifférent à nous,
La nature qui courbe l'homme à ses genoux,
Amour! souris de ceux qui te jugent indigne
De servir de sujet à leur talent insigne.
Pour moi, je tiens qu'il n'est pas de plus grand écrit
Qu'une simple chanson que traverse un vrai cri
Ou même que la plainte — jamais monotone —
D'un jeune cœur tremblant qui se cherche et s'étonne.
Et fier est le spectacle aussi de l'homme fait
Qui jamais à l'honneur de souffrir ne forfait
Et tant de fois blessé trouve encore une joie
A célébrer le mal dont son âme est la proie,

A railler, à pleurer, à douter dans le soir
S'il cueillera demain les bouquets de l'espoir.
Mais, dévot ou railleur, qu'il soit Pétrarque ou Heine,
Enivré de servage ou tourmenté de haine,
Qu'il vante sa faiblesse ou moque sa douleur,
L'amour reste le drame immense, dont l'ampleur
Donne un prix magnifique à la plus humble rime,
Où palpite le trouble incertain et sublime
De deux êtres qui portent l'univers en eux,
Et fondent l'avenir sur ce mot hasardeux.
Ainsi, lecteur, si j'ai d'une plume agressive,
Contre mon propre cœur parfois pris l'offensive,
C'est, fût-ce dans l'instant le plus désenchanté,
Afin d'y apporter un peu d'âpre clarté.
Mais si pour moi l'amour n'est plus le doux mensonge
Il est toujours le rêve unique où je me plonge,
Le gouffre où je descends une torche à la main
En déchirant mon cœur aux roches du chemin.
Et pour avoir tracé d'une encre assez maligne
Dessus mon blanc papier mainte ironique ligne,
O Femme, o sein d'amour, o fantôme idéal,
Sache qu'en te raillant je reste ton féal.

LE LIVRE DES AMANTS

JE HAIS LE TRISTE SAVOIR-FAIRE

Je hais le triste savoir-faire
Et ce somptueux vêtement
Dont, poète avant d'être amant,
On orne un sentiment sincère.

Je voudrais qu'une femme, au cœur
Subtil et connaissant l'amour,
En feuilletant mes vers un jour,
Dît : « Ah ! le maladroit rimeur ! »

Mais qu'en dépit d'un tel langage,
Prise à certain charme secret,
Elle ne quittât mon livret
Qu'en tournantla dernière page.

AMANTS

Pareils à des naufragés,
Les amants sont seuls, te dis-je.
Les astres interrogés
M'ont révélé ce prodige.

Ces êtres qu'un vent fiévreux
Chasse vers leurs destinées,
Les yeux fixés dans les yeux
Oublient l'heure et les années

La meute des océans
En vain stride à leur oreille :
C'est par delà les néants
Que leur angoisse appareille.

Et quand dans mes bras j'enlace
Ton corps palpitant et cher,
C'est moins désir de ta chair
Qu'horreur de ce qui menace.

Car qui donc est assez fort
Pour ignorer ce que vole
Au destin l'amour frivole !
On s'étreint contre la mort...

Tempêtes montant des cœurs,
Vos vagues sont des linceuls :
Ensevelis et vainqueurs
Les amants sont toujours seuls.

INVERSEMENT

Tu m'attiras d'abord comme un risque de vie...
Lorsqu'en riant, ce matin-là, je t'ai suivie,
Avec nos airs un peu fous de gamins,
J'ai senti tout à coup qu'il y a des chemins
Qui conduisent vers une destinée.
Mais toi tu ne semblais nullement étonnée,
Car vous autres, avec votre petit front dur,
Vous n'éprouvez jamais ce qu'il y a d'obscur
Dans le geste qui rapproche un être d'un être.
Tu souriais encor quand je ne riais plus,
Car je tremblais déjà devant les absolus
De certitude que contient chaque Peut-être...
A coups sourds j'entendais le rythme de mon cœur,
Et j'étais tellement calme, que j'avais peur.
Or tu sentais ma terreur comme une caresse,
Chère fleur de vertige et de détresse,

Et ton sourire, où mon Futur s'analysa,
Rêvant d'une âme d'homme à ton charme asservie,
Ondoyait comme aux lèvres de Monna Lisa.

. . . .

Plus tard, quand je t'eus tout dédié de ma vie,
Tu compris... Ton regard, dans le mien exalté,
Toucha soudain le fond de la sécurité :
Dans l'apaisant élan que fut cette minute,
Sans doute tu prévis la fin de toute lutte,
Et, sûre désormais d'un destin moins trompeur,
Femme, ce fut ton tour de connaître la peur.

LE RETOUR

Approche-toi, ma bien-aimée,
Que je te regarde... Une année
Sans se voir, c'est long, c'est très long.
J'ai foulé maint sol du talon,
J'ai couru la terre et la lune,
Et te rapporte une fortune.
Mais l'or n'est que songe et fumée :
Approche-toi, ma bien-aimée.

J'ai vu des ciels brûlés de fièvres,
Qui m'ont fait penser à tes yeux,
Et des coraux voluptueux
Qui m'ont fait songer à tes lèvres.

J'ai goûté par delà la mer
Des fruits pulpeux comme ta chair
Et cueilli des fleurs inconnues,
Lascives comme tes mains nues.

Oh, laisse que je te contemple
Telle que la flamme du temple
Qui brûle la nuit et le jour
Dans les sanctuaires d'amour !
Te voici bien toujours la même
(Qui donc changerait de sitôt)
Avec ton orgueil pour manteau
Et ta grâce pour diadème.

Pourtant on dirait... quelque chose
En toi s'est changé... Mais je n'ose...
C'est quelque chose de profond
Et de plus beau qui brille au fond
De tes héroïques prunelles.
Je n'ose me plonger en elles,
J'ai peur... Oh, très chère, je veux
Savoir ce qui changea tes yeux.

Non, ne me dis rien... Je devine...
Pourquoi fis-tu cela, pourquoi ?
Ne suis-je donc plus tout pour toi ?
Oh douleur... oh mal... oh ruine...
Soir à jamais désespéré !
Tu étais libre, il est bien vrai...

Oh, cet affreux geste rebelle,
Voilà ce qui te fait plus belle,
Voilà donc ce qui dans tes yeux
Mit cet éclat miraculeux !

L'ADVERSAIRE

Je t'ai conquise — ou tu m'en as persuadé...
Mais l'amour, après tout, n'est qu'un beau coup de dé,
Et joueur je frissonne et ma face se creuse,
Même aux plus fiers instants de joûte langoureuse :
Car ta bouche, toujours souple à l'enlacement,
Sait épouser la forme aussi de ce qui ment,
Et ce n'est ni ton corps, ni tes bras et leur fièvre
Qui donnent plus de force au mot que dit ta lèvre.
Cher caprice à l'affût de t'évader toujours,
Orgueil impatient des attachements lourds,
Je douterais vraiment de t'avoir asservie
Si, passés les trompeurs élans de frénésie,
Dans tes yeux, maintenant libérés de l'émoi,
Je ne voyais monter *la haine d'être à moi.*

LES STATUES

Quoique nous fussions dévorés d'amour tous deux,
Néanmoins par un rare et méritoire effort
Nos désirs sont restés l'un en face de l'autre,
Immobiles ainsi que deux statues postées
Au péristyle du temple de la vertu.

Mais le monde, le monde acerbe et ruffian,
En voyant nos brûlants regards, n'a pas voulu
Croire à notre abstinence. Avec un bas sourire
Il osa te nommer une femme infidèle,
Et moi-même l'ami traîtreux de ton époux.

Ainsi ni toi ni moi n'eûmes le bénéfice
De notre fermeté, ni même, disons-le,
Le haut bénéfice de notre conscience.

Car, pour satisfaire à l'amour, la conscience
Est une forteresse où l'on est assiégé,
Une rivière à sec offerte aux assoiffés...

Et il ne nous est resté que le désespoir
D'avoir, sous le noble manteau de la vertu,
Manqué tous deux, hélas, du courage qu'il faut
Pour tout outrepasser au nom d'un grand amour.

VERS POUR UNE COURTISANE CÉLÈBRE

Now tell me why should fair be proud.

SPENSER.

Sublime autant par ton esprit que par ta face,
O fille incomparable, explique-moi pourquoi
Ton orgueil ne choisit que le don qui s'efface,
Au mépris du pur ornement qui brille en toi.

Comme un amant jaloux, dès l'aube tu surveilles
Ta néfaste beauté qui te vole ton temps,
Et tu n'as pour l'autre merveille des merveilles,
La sœur de ta beauté, que regards inconstants.

Oh ! je sais que ta forme est la puissante idole
Aux pieds de qui l'homme vient prosterner son front.
Mais au faux dieu faut-il que le vrai dieu s'immole,
Et crois-tu que l'amour oublie un tel affront ?

Crains sa vengeance et que, négligeant tout hommage
A ton esprit, tu n'éveilles qu'une ferveur
Servile et sans honneur, indigne de l'image
Que devrait susciter totale ta splendeur.

IN MEMORIAM

Tu fus, ô mon amour, la harpe aux nobles cordes
Dont la musique ailée emplit le temple obscur,
Et par toi j'ai connu quelles miséricordes
Peut contenir un cœur de femme grave et pur.
Tu fus, aux mauvais jours du terrestre voyage,
La compagne, et la sœur et la mère à la fois,
Et lorsque sur mon front soufflait le vent d'orage
Je regardais tes yeux et j'écoutais ta voix.

Par toi j'appris à mépriser la foule lâche,
Servile à qui conquiert, cruelle à qui faiblit,
Et la gloire d'accomplir simplement sa tâche
Laissant à d'autres les pavois et le vain bruit.

Par un divin instinct tu savais les paroles
Qu'il faut dire, et les mots que nulle autre n'a sus,
Et jusqu'à ton silence, aux heures malévoles,
Apaisait ma révolte et mes espoirs déçus.

Je me souviens, je me souviens des instants mornes
Où ta grâce sereine endormait ma rancœur,
Et tes bras, ô tes bras, d'un grand geste sans bornes,
Semblaient en m'étreignant me garder du Malheur
Dont j'ai vu maintes fois la stature tragique
Au crépuscule errer non loin de notre seuil,
Puis s'éloigner d'un pas furtif et nostalgique :
Un soir il est resté, soir d'horreur et de deuil.

Pleurer... non tu n'es pas de celles que l'on pleure ;
Mourir.... je ne crois plus à l'immortalité.
Alors que reste-t-il ? Hélas, hélas, c'est l'heure
Où le remords grandit en mon cœur tourmenté,
Le remords éternel de t'avoir mal aimée
Et d'avoir accepté ton adorable amour
Comme un enfant dont l'âme égoïste et charmée
S'abandonne à la joie éphémère du jour.

Non, je n'ai pas compris la majesté tranquille
Du ciel consolateur que reflétaient tes yeux,
Et je n'ai pas compris, cœur stupide et débile,
Combien le tien fut sûr, tendre et mystérieux.
J'ai marché près de toi comme un guerrier sans armes
Qu'une horde farouche a poursuivi longtemps,
Et j'ai laissé couler sur ma face tes larmes,
N'écoutant que l'écho de leurs cris insultants.

O larmes que le vent du Destin a séchées,
Chères larmes, vous ne coulerez jamais plus !
O larmes sur mon cœur tant de fois épanchées,
Sur ce cœur oublieux des moments révolus !
Maintenant votre source est à jamais tarie ;
La Terre avide a bu goutte à goutte ces pleurs,
Et mon âme s'incline altérée et flétrie
Sous le souffle épuisant des humaines douleurs.

ÉTERNEL FÉMININ

Il vaut mieux être couché que debout.

Proverbe arabe.

Femme, sphynge, éternel problème
Scellé sous le sépulcre étroit
De ce front puéril et blême,
Où luit un regard preste et froid.

Longtemps j'ai scruté dans les livres
D'où venait sa dualité :
Pourquoi tantôt elle se livre
Jusques à l'ingénuité,

Et tantôt perverse et méchante
Elle se rit, l'instant d'après,
De ce même amant qui l'enchante
L'instant d'avant... Ah leurs secrets !

Plus acerbe qu'une Ménade,
Plus suave que n'est le miel,
Plus tendre qu'une sérénade,
Plus rèche qu'un verre de fiel.

On dirait, gamine et bravache
Devant l'homme doux et pensif,
Une écuyère qui cravache
Au cirque un bon cheval poussif.

Et puis soudain c'est la fillette
Si petite qu'on a pitié,
Dès que câline elle se jette
Aux bras de l'ami châtié.

Alors on cherche quel mystère
En un clin d'œil a transformé
Ce personnage autoritaire
En un cher être désarmé,

Et l'on a peine à reconnaître
En ce regard frêle et dolent
Le petit despote insolent
Qui traite en valet son faux maître.

Devant ce secret irritant
J'ai compulsé traités, mémoires,
Tous les marchands d'orviétan
Qui noircirent mille grimoires.

D'Aristote jusqu'à Nordau,
Psychologues ou moralistes,
Mon esprit connut le fardeau
D'analyser ces analystes.

Enfin je lâchai ce fatras
De profondeur et de sottise,
Et pour me sortir d'embarras
J'étudiai mieux ma hantise.

Et voici qu'un matin d'hiver
Simple m'apparut le problème.
Le premier j'avais découvert
Le mot insoluble et suprême.

A vrai dire la question
Se lie à la géométrie.
C'est suivant sa position
Que si souvent femme varie.

Bref, contrastes justifiés,
Quand elle s'étend c'est un ange,
Lequel en un démon se change
Dès qu'elle se met sur ses pieds.

Ainsi cette vicissitude
S'explique en somme à son honneur,
Car tous ses changements d'humeur
Ne sont qu'affaire d'attitude.

Ma découverte ayant son prix,
Je n'y joins plus une syllabe...
Mais depuis ce temps j'ai compris
Le vrai sens du proverbe arabe.

L'ÉTRANGÈRE

Tu es mon amour... tu es celle
Dont la chair à ma chair se scelle...
Mais le mystère a cacheté
D'une cire aussitôt durcie
Ce message de volupté
Où s'inscrit notre double vie.

Nous ne connaissons pas la cause
De ce qui fatigue ou repose.
Comme nous nous tenons la main
Nous croyons savoir le chemin,
Mais les aveugles eux aussi
Marchent en se tenant ainsi.

Et tout cela n'est pas en somme
Très extraordinaire... Un homme
Et une femme, est-ce si important ?
Pourquoi réfléchir si longtemps
A des choses si naturelles ?
Quelle histoire de sauterelles !

On se dit cela, mais on tremble
Du prodige de vivre ensemble.
Qu'est-ce que c'est que cet attrait
Que consume le feu des souffles,
Qui meurt dévoré par les bouches,
Et qui chaque matin renaît ?

L'amour est anormal, étrange.
On ne devrait s'aimer qu'un jour.
Un jour n'est point déjà si court...
Avons-nous des âmes d'archanges ?
Cherchons sur le sable nos pas,
Demain nous ne les verrons pas.

Tel qui se rassure ou se vante
Ou qui fait le spirituel
Ne sait ce que l'habituel

Tient de surprise et d'épouvante.
Nuages qui ornez le ciel
Vous nous voilez l'essentiel.

Amant troublé, de ton visage
J'ai fait un long apprentissage,
Et l'ai tant de fois regardé,
Que je possède son image
Au point d'en être possédé.
Et ton visage est une route
Que chaque jour je parcours toute.

Pareils aux bouquets d'églantier
Tes yeux sont les fleurs du sentier ;
Ta bouche est la claire fontaine
Où je rafraîchis mon haleine.
Par tes blonds cheveux ombragé,
Ton front s'étend comme la plaine
Au bord des peupliers rangés.
Que de fois j'ai fait ce chemin !
Et je le referai demain.

Mais qu'est-ce donc? Mon cœur à nu
Frémit... Qu'est-il donc survenu?
La douce face familière
Soudain me devient étrangère !
Ce visage m'est inconnu.
Je cherche en vain sur ce visage
Le cher coutumier paysage.

Non, je ne sais plus rien de lui,
Et je le découvre aujourd'hui.
Je savais bien qu'il était beau
Mais non pas qu'il était nouveau...
Qui donc est entré par mégarde?
Oh, laisse, que je te regarde !

MADRIGAL

La forza d'un bel volto al ciel mi sprona.

MICHEL-ANGE.

Tel un artiste ayant gâché mainte sculpture
Avant de réussir ce qui le satisfait,
Que d'essais avortés dut tenter la nature
Pour créer un visage à ce degré parfait.

Mon amour pour ta face et pour ton corps insigne
Me fait chanter louange à telle œuvre en tout lieu,
Et s'il faut que Dieu soit pour que quelqu'un la signe,
En hommage à tant d'art je croirai donc en Dieu.

Mais s'il te plaît de maintenir ta seigneurie
Sur mon esprit dévot de ta pure beauté,
Observe le silence, et ne laisse, apprêté,
Parler que le seul pli né de ta draperie.

BILLET DU MATIN

Nous sommes deux êtres hostiles
Que le hasard a réunis
Pour des raisons plutôt futiles
Et vers des buts mal définis.

Vous avez des façons subtiles
D'arguer que tout vous soit permis :
Nous sommes deux êtres hostiles
Que le hasard a réunis.

Mais c'est vos humeurs versatiles,
Le croiriez-vous, qui m'ont conquis :
Au lieu de vertus inutiles
Vous avez des défauts exquis.
Nous sommes deux êtres hostiles.

POURQUOI JE REVIENS

Pourquoi je reviens ? Ah, je n'en sais rien moi-même.
Notre amour est pour moi le plus obscur problème.
A de certains instants je crois que je te hais
Et que nous devrions nous quitter pour jamais,
Car je sens que ton cœur tout autant me déteste.
Nous quitter serait mieux qu'élégant... mais je reste.
Je reste, et bientôt le mirage familier
Nous accorde à chacun le pouvoir d'oublier
Les griefs et les torts, et les sourdes blessures
Qui font à notre amour des routes si peu sûres.
Mais oublie-t-on vraiment ? Crois-tu que des baisers
Effacent le pli dur des fronts mal apaisés,
Et qu'imprégnant les sens d'un sommeil despotique,
La chair verse à l'esprit son affreux narcotique ?

Non, non, sache-le bien, on se souvient de tout
Malgré l'enivrement d'une étreinte farouche,
Et la coupe de miel ne change pas le goût
Qu'une goutte de fiel a laissé dans la bouche.

Pourquoi je reviens ? Qui donc me l'expliquera ?
Serait-ce l'habitude et ses et cœtera ?
Mais non. Certain effort sait chasser la routine,
Encor que volontiers notre corps s'acoquine.
La routine ! Ah, le triste et misérable mot !
Quand notre amour jadis, comme un jeune rameau
Qui se couvre de fleurs, d'odeur et de verdure
Balançait dans le ciel sa naissante parure,
Je le trouvais si grand, si pur, si triomphal
Que je sentais en moi l'âme d'un Parsifal
Prêt à vaincre en son nom la froideur et le doute
Que mes frères d'amour rencontraient sur leur route.
Faste de l'héroïsme au cœur inassouvi !...
Malgré tant de rancœurs la vision survit,
Fantôme plus réel que l'étreinte charnelle.

Et c'est lui qui m'inspire une force nouvelle.
Oui, sur mon front fiévreux en un grand flot versé
Coule ainsi qu'un bienfait la fraîcheur du Passé.

Et lorsque le soleil à l'horizon décline,
Pareille au voyageur de très loin revenu,
Mon âme erre parfois auprès d'une ruine
Harmonieuse encore en son vestige nu.
Car il ne faut pas fuir la trace d'une autre heure
Ni les murs calcinés d'une ancienne demeure.
Ce qui fut beau mérite un éternel retour.

Pourquoi je reviens ? Ah ! par pitié de l'amour.

L'AMANT MALAVISÉ

Avec la conviction criarde
D'un marchand turc, qui sous l'arcade d'un bazar
Vante la qualité de ses tapis et veut que l'on regarde
Leurs entrelacs, leur trame et leur finesse,
J'ai partout vanté ta beauté, ô ma maîtresse,
Et à tous les passants j'ai crié que j'aimais
Un être non pareil par la splendeur des traits,
Et célébré la volupté jumelle de ton sein,
L'ardeur incluse sous tes cils,
Et l'attique dessin
De ton impérial profil.

Et je fus un grand sot en agissant ainsi.
Car plus que ne voulais, hélas, j'ai réussi.

Et mon délire a gagné tant d'hommes que depuis lors
Ils te poursuivent tous
Et se traînent à tes genoux.

Et moi je souffre désormais à mort
De les avoir si bien persuadés.

Que du moins mes tourments
Et ma stupidité
Servent de leçon aux amants

L'AIGLE

Longtemps l'amour a tournoyé
Altier, au-dessus de ma tête.
Et je sentais le souffle de conquête
De ses ailes au remous éployé.

Puis un jour l'aigle
Du faîte olympien des airs
Fondit sur moi, l'œil plein d'éclairs.
Et ce fut fait de l'ordre et de la règle.

Et l'aigle me creva les yeux.
(Oiseau de Jupiter, merci !)
Et me voici l'aveugle glorieux
Qui ne voit plus qu'en soi le beau souci.

L'aigle me lacéra le flanc
D'où mon sang coule goutte à goutte.
Mais c'est un plaisir violent
Que d'aimer dans l'horreur du doute.

Maintenant son aile me frôle,
Et près de mon visage nu
L'aigle, de carnage repu,
Se tient juché sur mon épaule.

Grave, il m'accompagne en tout lieu,
Attribut qui me glorifie,
Et sa présence qualifie
La fierté de me croire un dieu.

SEMPER EADEM

Malgré ton âme de plume et de lune
Qui s'éparpille aux quatre vents,
Il est pourtant une idée, une
Seule, où s'acharnent tes gestes mouvants.

Tu ne te rappelles pas le nom des personnes,
Et tu ignores le mois et le jour;
Tu ne sais même pas l'heure qui sonne,
Car tu ne penses jamais qu'à l'amour.

On a beau te parler littérature,
Musique, esthétique, peinture,
Ton esprit impudent s'obstine à rester sourd
A tout ce qui n'est point des paroles d'amour.

Et je trouve cela tout à fait admirable.

En somme tu es une femme impossible,
Un être on ne peut moins social,
Et dirai-je, sans penser à mal,
Une petite brute étonnamment sensible.

Et voilà, moi je t'aime, oh mais infiniment,
D'être ainsi élunée et plutôt déplorable ;
Et si jamais tu t'avisais un jour
De devenir une personne raisonnable,
Il faudrait se quitter probablement.

Car si je t'aime, c'est de n'aimer que l'amour.

LA LUEUR

Longtemps, tel qu'un frivole artiste
Près d'elle j'ai vécu ne contemplant que la beauté
Du temple, la ligne si calme du fronton sculpté.
Et j'admirais, en mon nonchaloir égoïste,
Le portique léger des bras, et, fier support,
La colonnade ionique des jambes
Ainsi que l'unanime accord
De l'édifice entier, beau comme un dithyrambe.

Mais un jour, à travers l'embrasure des yeux,
J'ai vu luire un reflet jailli de feux
Attestant là une prêtresse et la flamme votive...
Et de ce jour inattentive,

Ma pensée oublia le temple et son architecture,
Pour ne songer qu'à la servante solitaire et pure
Hantant le sanctuaire, et consacrant
Ses forces à nourrir un brasier dévorant.

LA NOUVELLE CYPRIS

Jeune émule de Praxitèle et de Scopas,
Allons, prends ton ciseau. Mais ne me sculpte pas
Quelque Éros court vêtu, quelque molle Aphrodite.
L'ancien amour n'est plus. Évitons la redite.
Vénus et son essaim de désirs demi-nus
N'assiégea que le cœur fervent des ingénus.
Nos maîtresses de l'heure ont changé de manière.
Artiste, s'il te plaît de sortir de l'ornière,
Si tu veux figurer l'image de ton temps,
Taille-moi dans le bloc les traits inquiétants
De la Cypris du jour, sans char ni tourterelle,
La Vanité, cette moderne maquerelle.

LES PERRUCHES

Elles jasent et caquètent,
Les adorables perruches.
Elles parlent de jacquettes,
De chapeaux, de fanfreluches.

Ça babille et ça jacasse
Avec des clins d'yeux agiles.
Ça trémousse et ça s'agace,
Ces jolis oiseaux des îles.

Ça dispute et ça disserte
Sur le plissé d'une jupe,
Et leurs plumes, roses, vertes,
S'érupent comme des huppes.

Et tout ceci que tu moques,
O penseur, te semble vain
Au regard du grand colloque
De l'humain et du divin.

Or c'est à tort que tu montres
Un dédain si méprisant,
Et je m'élève à l'encontre
De ton jugement pesant.

Sache, ô penseur qui les tances,
Que ces oiseaux ont raison
De donner tant d'importance
Aux formes d'un chaperon,

Aux couleurs de leur plumage,
Aux détails d'un gorgerin,
Et qu'un sublime mirage
A se parer les astreint.

Car il n'est rien de plus grave
Que de préparer l'amour,
Et la femme, cette esclave,
Y médite nuit et jour.

Et c'est pourquoi, philosophe,
Accorde un profond respect
A ces histoires d'étoffes
Dont leur babil se repaît.

Car, pour être véridique,
Toute ta métaphysique
Fait bien moins pour l'Univers
Qu'un ruban bleu, rose ou vert

L'AMI

Yet we must not be foes.
SHAKESPEARE.

Ami très cher, est-ce *parce que* je l'aimais
Que la vile luxure a corrompu tes veines,
Et que le goût pervers des baisers blasphémés
Te fit rompre à jamais nos plus secrètes chaînes ?

Non, ne détourne pas ainsi ton front. Je sais
Que femme elle aspirait aux fraudes suzeraines.
Seul Ulysse resta sourd au chant des sirènes.
Toi tu ne fus que faible aux frissons exaucés.

Et maintenant je pleure deux amours. Mais elle,
Triomphante aubépine, elle va doublement
Refleurir au printemps qui la vit infidèle.

Et moi je cherche en vain la place au firmament
De cette étoile morte où scintillait ton âme,
Et voudrais que la nuit ensevelît mon blâme.

JE VEUX COMPOSER...

Je veux composer un poème
Dont je ferai la musique moi-même,
Une chanson d'amour unique;
Et je veux, poème et musique,
Que tous les amants liés par le cœur
Apprennent ma chanson par cœur.

Aimer étant la chose coutumière,
Cela semble à tous naturel
Ainsi que la lumière
Quotidienne du ciel;
Et parce que des milliers d'êtres

Sont attachés par l'amour,
Le furent ou le seront un jour,
Nul n'en éprouve la moindre surprise.
Quelle sottise !

Certes l'attrait de chair est infini,
Mais la chair sépare autant qu'elle unit.
Et l'on sait que la victoire du désir
Ne laisse guère qu'un honnête souvenir
De la minute de plaisir.

Et dans le fond
Pourquoi s'aimerait-on ?
C'est tout à fait contraire à la nature
Si magnifiquement parjure,
A la nature ingrate et qui ne règne
Que par le rêve formidable de chacun ;
Car dans le miroir qu'elle daigne
Te tendre, tu ne peux apercevoir qu'un
Visage à la fois, le tien,
Et l'on est soi tout le mal et le bien,
Cela soit dit sans blasphémer.

En vérité, je vous le jure,
C'est un prodige que d'aimer.
Et si fort que je m'en défende,
Et malgré tous mes beaux serments,
O ma très chère,
O ma joie, o mon sanctuaire,
Je ne sais qu'une chose qui soit plus grande
Que mon amour, c'est mon étonnement.

LE POÈTE MÉCONNU

Parce que tu me vois rustre et peu soucieux
De l'élégance qui pare les jeunes hommes,
Ni semblable aux complimenteurs fallacieux
Qui de ta beauté se sont faits les majordomes,

Et parce qu'on t'a dit que d'un œil anxieux
Je quiers sur le vélin le sens d'un idiome,
Ou penché sur un puits l'orbe malicieux
De Phœbé, tel un fol et fantasque astronome,

Tu souris, sans savoir qu'aux siècles à venir
Moi seul pourrais léguer l'immortel souvenir
De ce qu'est ton amour, et, chantant notre exemple,

Éterniser le goût de tes lèvres de miel
Et susciter ton nom languide et véniel
Dans le cœur des amants pâmés au seuil du temple.

LE GARDIEN

Vers moi tu t'es avancée,
O femme, les bras ouverts
Et ta robe délacée
Pour tous les désirs offerts.

Sur ta bouche palpitante
Fleurissait ton cœur en feu
Dans la merveilleuse attente
Qui de l'homme fait un dieu.

Et sur ta gorge houleuse
Ta chevelure de vair
Se soulève, algue onduleuse,
Comme au rythme d'une mer.

Mais si beau fut mon courage,
Si profond est mon amour
Que j'osai faire un outrage
A la splendeur d'un tel jour.

Et je détournai mon âme
De ce gouffre de bonheur,
M'instituant, ô ma dame,
Le gardien de ton honneur.

L'AVEU

Chère, ah chère, que voulez-vous,
Je le sais trop que je ne suis pas de ces fous !
Voyez-vous, il faut me prendre tel que je suis :
Mes lendemains à moi ce sont les aujourd'huis.

N'exigez pas de moi le geste incomparable
Ni le serment irrévocable.
Ce sont là mots trop grands pour ma cervelle,
Pour ma pauvre petite âme de coccinelle.

Chère, s'il vous faut un de ces amants
Qui jurent d'éternels serments,
J'en sais un, au cœur pur de toute trahison,
Un ami qui vous aime à perdre la raison.

Lui seul de votre amour est digne :
Sur un mot de vous, sur un signe,
Pour effleurer le bout de votre boucle blonde
Il s'en irait, je crois, jusques au bout du monde.

C'est un être profond et sûr,
D'âme plus tendre que l'azur;
Quand celui-là dit deux mots, ils sont dits,
Fût-ce au prix de sa part de paradis.

Au lieu que moi je suis un assez piètre sire,
Ame d'argile et cœur de cire,
Que pétrit en moi le Narcisse
Au gré d'on ne sait quel caprice.

Je suis celui qu'on croit tenir et qui s'enfuit,
Celui qui aime au jour le jour, au jour la nuit,
Je suis le vagabond des carrefours du cœur,
Celui qui rôde à l'heure où tout autre aurait peur.

Et je suis le rieur qui n'a de foi qu'au rire,
Et peut-être après tout suis-je meilleur ni pire
Que maint autre qui promet et qui jure,
Car je puis par hasard même aimer ce qui dure.

Ne m'aimez plus, allez, ne m'aimez plus !
Dites-vous qu'un jour nous nous sommes plus,
Mais ne dispensez pas votre admirable amour
A qui ne sait se donner que pour un seul jour.

Croyez-moi, ne m'aimez plus, aimez-en un autre.
Reconnaissez en moi l'indigne apôtre
D'un Dieu en qui j'ai feint de croire
Pour tenter d'éterniser un dogme illusoire.....

Mais pour cet effort même et cet aveu
Aimez-moi, voyez-vous, encore un petit peu
Car si médiocre en somme qu'il soit,
Mon cœur connaît pourtant ce qu'il donne et reçoit,

Et de s'être prouvé si bravement sincère
Vaut bien aussi, n'est-ce pas, quelque estime, chère ?
Car d'aimer moins ou mal est certes déplorable...
Mais de mentir voilà la chose irréparable.

UNE JEUNE FILLE CHANTE

Un soir frissonnant d'espoir ingénu
Non loin du jet d'eau que le saule ombrage,
Dans le parc muet je l'ai reconnu.
Son sourire las et son beau visage
Marquaient le reflet d'un mal inconnu.

Dites-lui, mes fleurs, qu'il est l'Attendu !

S'il a trop souffert d'aimer la douleur,
S'il a médité sur un mauvais livre,
Balancez vos calices vers son cœur,
Vers son frêle cœur qui a froid de vivre.
Oh ! qu'il me devine prête à le suivre,
Prête à le garder mieux qu'aucune sœur.

Mes fleurs, parlez-lui, car il me fait peur.

Dans l'ombre du parc il a disparu...
Sur l'aile des jours ont fui les années,
Le saule a plié, le jet d'eau s'est tu,
Mes pauvres fleurs sont à jamais fanées,
Celui que j'attends n'est pas revenu...

Et je vais mourir d'un mal inconnu.

LE PÊCHEUR D'ORIENT

Ce pêcheur d'Orient
Qui tout un jour durant
Fut roi,
C'est moi.

Oui, reine, vous m'avez admis
Dans le palais de votre amour,
Et vous m'avez permis
L'accès d'un tel séjour,
De sorte que j'ai pu croire
A la réalité de ma couronne
Et de ma gloire.

Mais le rêve
A tôt pris fin. Et le merveilleux trône
De ma joie s'est écroulé.
Et au matin je me suis retrouvé
Sur la déserte grève.

Et pour me consoler de mon souci
Des gens, des pauvres comme moi,
M'ont dit : « Va, ne t'afflige pas ainsi.
Songe que tout un jour tu fus roi.
C'est une provende
De bonheur qu'un tel souvenir. »

Mais moi, couché le front contre la lande,
Je n'ai plus cessé de gémir.

Car vivre du passé
C'est vivre au fond d'un in-pace

LA PROTECTRICE

Voix suave de quelque invisible viole
Que le passant écoute expirer dans le soir,
Quel miracle t'apprit l'ineffable parole
Et ces mots qu'un enfant seul aurait pu savoir ?

Pourtant plus doux encore est au deuil qui m'oppresse
Ton silence, ombre grave aux gestes assourdis,
Que j'entrevois glisser autour de ma détresse,
Car tes mots les plus chers ne furent jamais dits.

Être étonnant qui te prolonges jusqu'à l'âme,
Lorsque sur mes yeux las ton souffle aimé descend,
Je sens l'essor en moi de deux ailes de flamme,
L'espoir, le bel espoir captif et frémissant.

Oh ! reste ainsi, ne t'en va pas, ma bien-aimée !
Je suis un voyageur que le doute exila.
Toi seule as su trouver simple ma destinée ;
Incline ainsi ton front, ma sœur, oh ! reste là.

PAR CRAINTE DU GESTE EMPHATIQUE

Par crainte du geste emphatique
Et du tréteau de l'histrion,
Et du vieux manteau romantique
Qu'on achète d'occasion

Jamais, ma chère, nous n'osâmes
Proférer ce grand mot d'amour
Par quoi se rassurent tant d'âmes
Qui savent d'ailleurs peser le contre et le pour.

Pourtant la preuve péremptoire
N'est-elle point précisément
Dans cette pudeur méritoire
Et cet effroi de tout serment.

Mais, plus paradoxal encore,
Notre amour, t'en es-tu douté,
Triomphe de ce qu'il s'ignore,
O merveille d'ingénuité !

Et la certitude angoissante
Dont nous redoutons les soucis,
C'est cette croyance innocente
Où nous sommes d'être affranchis.

AH L'ÉTRANGE MÉTIER...

Ah l'étrange métier que de polir des phrases,
Au brasier de son cœur de flamber des émaux,
D'enchâsser corindons, béryls et chrysoprases,
De marteler le verbe et de sertir les mots.

La douleur du poète est le fruit de l'emphase
Et lorsqu'elle gémit, c'est en rythmes jumeaux.
Pour moi je ne ressens la grandeur de mes maux
Que quand, crinière au vent, je galope Pégase.

Amantes de jadis qui blessâtes mon cœur,
Vous pour qui je rimai maint hommage vainqueur,
C'est en vain maintenant que j'essaie un poème.

L'hyperbole me fuit. Je reste déconfit
Devant le mal nouveau qu'une de vous me fit,
Une dont je ne sais même pas si je l'aime.

LE CŒUR EMPLI...

Le cœur empli d'un amour véhément,
Je regardais ta jeune tète pensive
Penchée sur les lignes d'un livre
(C'était je ne sais quel roman).
La clarté suave de la lampe
Jouait autour de tes cheveux
Et mettait sur tes tempes
Un reflet vaporeux
Ainsi qu'une buée
Sur les roseaux, au crépuscule.
Dans le silence la vieille pendule
Goutte à goutte laissait couler les minutes
Qui font les années, les lointaines années.

Et je songeais que toute ma vie
Dépendait désormais
De cet être gracieux et fragile
Qui là sous la lampe lisait...
Et je trouvais cela grand et plein de douceur.
En cette heure parfaitement pure
Je compris pourquoi les poètes disent « ma sœur »
Et tout ce que recèle et tient
D'inconnu le lien
Qui unit deux créatures.

Alors tu levas les yeux par hasard
Et j'y vis une langueur étrangère
A ma ferveur spirituelle... Et pour répondre à ce regard
Je cédai, je ne sais pourquoi,
Au geste de tendresse coutumière...
Et voici qu'en prenant tes lèvres
Je sentis (ô mystère !)
Que cette mimique usuelle m'écartait de toi.

IL N'EST SI BONNE COMPAGNIE QUI NE SE QUITTE

O mon petit maître, ô mon tyranneau,
La chaîne que fait notre double anneau
Menace de rompre, et ta male rage
Disjoindra bientôt un si bel ouvrage.

Nous étions pourtant faits pour nous aimer,
Mais Amour se plaît à tout abîmer
Et mieux eût fallu moins folle liesse
Avec un peu plus de sage tendresse.

Car Amour te rend méchante à ce point
Qu'il vaudrait bien mieux de ne m'aimer point.
Telle quelle enfin tu m'es tant à charge
Que mon cœur aspire à gagner le large

Dût-il sombrer sur le flot hasardeux...
Et ce sera bien ainsi pour tous deux.
Car libre pour lors de ta tyrannie
Les dieux me rendront un peu de génie.

Mais quand nous serons fâchés pour toujours
Il faudra m'écrire au moins tous les jours.

DERNIER AMOUR

La brume automnale a déjà défait sa mante
Qui flotte sur les grêles roseaux de l'étang...
Viens, mon amour, viens mon amante,
La barque là-bas nous attend.

Sieds-toi, moi je suis fort, moi je prendrai les rames,
Vois sur l'eau verte notre esquif
Glisser comme un cygne pensif
Tandis qu'en nos yeux se désaltèrent nos âmes.

Voici que sur les monts le vieux soleil paraît
Sous son casque terni, avec au poing la lance,
Et la cime de la forêt
Frissonne... et tu souris, mon amour, en silence.

Sourire aimé, divin sourire où l'inéclos
Mystère de ton cœur jusqu'à tes lèvres monte,
Où ton pur être se confronte
A mon être ancien de doute et de chaos.

Va, ne crains rien : laisse flotter l'écharpe
Blanche, et tes pâles mains courir au fil de l'eau ;
Le sourire est près du sanglot
Et l'âme de chacun est une double harpe.

Ne crains pas l'ombre du hallier,
Ni la bête luisante en la hêtraie obscure...
Sauf contre toi ma poitrine est robuste et dure,
Et mes bras ne savent plier.

Laisse ta tête ainsi sur mon épaule.
O la douceur d'aimer pour la dernière fois !
Le lac paisible cerné de joncs et de saules
A-t-il vraiment miré mon visage autrefois ?

Oui, pourtant... J'ai conduit sur cette même barque
Jadis d'autres que toi
Et j'ai connu quelqu'un qui ramait sur la barque...
Mais c'était un autre que moi.

Mirage évanoui des passions mauvaises !
Le grand souffle de ce matin
Venu des lointaines falaises
Balaye avec ces ondes mon ancien destin,

Et cette aube dernière est comme la première
Alors qu'adolescent
Je voguais le front nu sous la chaude lumière
Vers un rivage éblouissant.

JE TE DEMANDE DE COMPRENDRE...

Je te demande de comprendre, ô mon amour.
Cela seul. Car si tu savais comment je t'aime,
Rien dans mes trahisons ne te paraîtrait lourd
Et surtout, surtout tu n'y verrais nul blasphème.

Ces femmes, sache-le, ne sont pas dans mon cœur.
Et tu souffres à tort, pensant que je préfère
A ton enchantement délicat et songeur
Le trouble orgasme d'une ivresse passagère.

Est-ce offenser l'esprit que d'offenser la chair ?
Donne moins d'importance à l'attrait de ta bouche.
L'amour n'y perdra rien. Ton baiser m'est bien cher,
Mais c'est ton âme qui me retient et me touche.

Ton âme, miroir des candides voluptés,
Archiluth effleuré par l'ange du mystère,
Coupe d'eau pure emplie, en qui se désaltère
Mon palais corrompu par des vins frelatés.

Dépasse ainsi, crois-moi, la commune sottise
De ces épouses dont le médiocre orgueil
Les borne à se vouloir l'unique convoitise
De l'homme, en souvenir de leur premier accueil.

Tu es bien plus, ô toi ma force et ma faiblesse...
Et ton âme, ton corps, je confonds tout cela
Dans un miraculeux élan dont la hardiesse
Du coutumier concept change le postulat.

Oui, si je n'aimais que ta forme souhaitable
C'est alors qu'il faudrait trembler pour l'union...
Va, nous possédons mieux que cet amour instable,
La haute, la véridique communion.

Celle de deux esprits, plus que l'autre charnelle,
Car c'est l'esprit qui seul fomente au fond des cœurs
L'égarement sublime où tout croule et se mêle,
Et seul donne du prix à ces basses langueurs.

Comprends-tu maintenant que ma vaine luxure
N'instaure point le crime dont tu m'inculpas.
Les liens de la chair sont chose trop peu sûre :
En n'aimant que ton corps je ne t'aimerais pas !

LES MAUVAIS CONSEILS

Vertu, blême fleur de cloître
Dont la tige a peine à croître
A l'ombre des froids arceaux,
Qui te cueille ou te respire
Dort un rêve morne et pire
Halluciné de sursauts.

Silhouettes effacées,
Créatures oppressées
En un cilice hargneux,
Sachez que le sacrifice
Répugne au Dieu de justice
Qui veut des hymnes joyeux.

Femme au scrupule asservie,
Écoute frémir la Vie,
Son tumulte et ses clameurs !
Si tu sens brûler ta joue,
Que ton âme se dénoue
Comme une gerbe de fleurs.

Et toi, vierge qu'on fait taire,
Pauvre prude involontaire,
Dupe de l'essentiel,
Rejette la trouble excuse :
Dieu ne veut pas que l'on ruse
Et tout désir vient du Ciel.

C'est à force d'être nue
Que tu seras ingénue :
N'aie honte que d'aimer peu.
Il n'est de pur que la flamme
Où se calcine tout blâme
Dans le triomphe du feu.

Vous toutes qui m'êtes chères,
Ayez des robes légères

Devant la Faute au front dur.
Dansez en âmes de soie,
Toute prière est de joie —
Seul le remords est impur.

LENDEMAIN

Si des sournoises luttes que nous nous livrâmes
Nos cœurs gardent encor les stigmates hargneux,
Songeons du moins qu'aucun effet de mélodrame
Ne ridiculisa la scène des adieux.

Et d'un si bel amour nul souci de réclame
Ne pavoisa la mort d'oripeaux odieux :
Même il ne me souvient pourquoi il rendit l'âme,
Ni lequel eut les torts, moi, vous, ou tous les deux.

Mais puisque, libérés, l'avenir nous convie
A recommencer, chacun de notre côté,
Ce jeu charmant qui déjà tant nous a coûté,

Et qu'un soleil nouveau peut luire à notre vie,
Ah ! laissons-nous aller, instruits par la leçon,
Au repos noble et niais d'aimer sans façon.

IRREQUIES AMOR

Quand j'aperçus ses yeux pour la première fois
Fixant sur moi leurs feux captieux d'émeraude,
Je sentis le Désir, qui dans notre ombre rôde,
M'étreindre au cervelet de ses terribles doigts.
Orgueilleuse ou lascive, ou tous les deux sans doute,
Il fut vertigineux le soir de sa déroute :
Tel l'ægipan s'enlace au profond des forêts
A la nymphe surprise au piège de ses rets,
Emplissant l'ombre des halliers du cri farouche
De leurs deux nudités pantelant bouche à bouche.
Nous connûmes alors les moites pâmoisons
Et les sursauts subits cravachés par les forces,
Et la Luxure en fleur distilla ses poisons
Sur le lit enfiévré par la chaleur des torses.

D'insatiables nuits cambraient nos reins ardents
Au souffle exaspéré de nos lèvres impures
Et tout le sexe épars des voraces lémures
Crispait le rire aigu qui découvrait ses dents.

Ainsi c'était cela l'amour ; cela le rite
Mystérieux devant lequel tremble et s'irrite
Comme Œdipe devant la Sphynge aux yeux tentants
La curiosité grave de nos trente ans,
Alors que déçus par dix ans de tentatives
Nous dardons vers l'amour nos prunelles hâtives !
C'était cela, vraiment... Cependant c'était beau.
Tout ce qui flambe est apte à servir de flambeau
Pourvu que, dédaignant et douleurs et désastres,
Le cœur hausse sa torche au pinacle des astres.
Qu'est-ce qui fait qu'un corps devient à jamais cher ?
Peut-être qu'un esprit dort au fond de la chair,
Un esprit plus subtil que mille raisons vaines
Qui soumet notre choix au rythme de nos veines
Et transforme en sagesse nos impulsions.
Mais, quel qu'il fût, cet esprit nous le subissions,
Emportés par l'attrait maléfique et sublime
Qui fait un front joyeux même aux êtres de crime.

Ah ! chimère d'emprisonner les lendemains
Dans les chaînes d'espoir que forgèrent nos mains !

A vingt ans l'on a vite dit ces mots : je t'aime.
Plus tard on fait entrer l'amour dans un système,
Et c'est plus puéril encore qu'à vingt ans.
L'amour fait ce qu'il veut ; l'amour n'a pas le temps
De s'attarder à nos thèses sentimentales.
Il est la soif, et nous d'inconscients Tantales.

Dépasserai-je un jour l'enchantement charnel
Si parfaitement beau d'harmonieux délire,
Et qui contient déjà tant de sens éternel
Que nul chant ne l'égale aux cordes de la lyre ?
Il se peut. Oui, je rêve parfois d'un amour,
D'une foi qui serait plus vive que la flamme
Des sens, et brûlerait dans l'abside de l'âme,
Ainsi qu'un feu divin allumé nuit et jour :
Non l'idéal lien de Dante et Béatrice,
Mais une ardeur vivante, humaine et créatrice,
Et mystique pourtant, fruit immatériel
Cueilli dans les jardins d'Orfa par Ariel.
O coupe d'allégresse, ô précieux ciboire
Empli d'un vin que seule une âme pourrait boire,
O femme qui contiens en toi cet avenir,
Je n'ose plus chercher... Oseras-tu venir ?

SOIR

Au défaillant adieu du jour à l'agonie
Tout frissonnant encor des midis exaltés
Mon cœur s'obstine et veut revivre les clartés
Des ultimes lueurs que l'ombre lui dénie.

Mon âme, soumets-toi : voici venir le soir
Effeuillant des bouquets de sauge et d'ancolie.
Accepte le mensonge où survit un espoir
Dans le déchirement d'une paix abolie.

Sombres essaims d'oiseaux couleur de souvenir,
Écartez loin de moi vos battements funèbres;
Là-bas, sous d'autres cieux, peut-être l'avenir
Fera-t-il resplendir vos ailes de ténèbres.

Maintenant je suis prêt : Viens, crépuscule ami,
Franchir le seuil de ma demeure taciturne,
Draper mon âme aux plis de ton linceul nocturne
Et veiller mon regret à jamais endormi.

LES AMANTS HÉROÏQUES

Nous nous sommes promis tous deux la vérité...
Comprends-tu bien à quoi, chère, ce mot t'engage ?
Ce n'est point, sache-le, quelque jeu de langage
Comme on jure d'aimer toute une éternité.

Laissons ce serment vague aux amants sans courage
Dont le débile instinct s'est au Rêve exalté.
Nous qui savons l'amour, son caprice ou sa rage,
Puisant notre assurance en sa mobilité,

Fidèles seulement à notre fantaisie,
Jurons de ne jamais gâter ce bel attrait
Par l'effort dégradant de quelque hypocrisie.

Ainsi liés uniquement par ce qui plaît,
Inconstants et rivés, libres et tyranniques,
C'est encor nous, crois-moi, les amants héroïques.

S'ENSUIVENT
SIX CHANSONS D'AMOUR

CHANSON DE ROUTE

Je m'en vais par les chemins
En quête d'une âme neuve.
Saint Luc, donne-moi la main !
Saint Jean, garde-moi des veuves.

Pour l'emmener avec moi
Je cherche une demoiselle
Qui soit noble autant que belle :
Je veux la fille du Roi.

En la tour où elle file
La laine, languissamment,
Sur le luth aux voix subtiles
Je lui dirai mon tourment.

Je lui dirai que je l'aime
En lissant ses blonds cheveux,
Et que le cristal bohême
Est moins vert que ses beaux yeux.

Si le Roi me la refuse
Je me vengerai de lui.
D'un coup de mon arquebuse
Je le tuerai cette nuit.

Puis sur ma jument Chimère
Chevauchant jusques au jour,
Vers le pays éphémère
J'emporterai mes amours.

CHANSONNETTE

Un jour nous nous sommes plus,
Et nous réalisâmes
Ce qu'en parlant des amants
On appelle généralement
L'accord parfait des âmes.

Explique-moi pourtant
Pourquoi l'on ne s'aime jamais en même temps ?

Quand je t'aime un peu plus,
Tu m'aimes un peu moins.
Quand mon cœur erre au loin,
C'est toi qui m'aimes davantage.

Et jamais sur nos visages
N'éclôt au même instant
Le double rayon merveilleux
Qui sanctifie les amants heureux.

AIR DE GUITARE

Je t'aime tant et tant, ma mie,
Que si demain tu trépassais
J'embaumerais tes flancs glacés
Et j'adorerais ta momie.

Puis je ferais, chère endormie,
De tes cheveux tant caressés
Deux cordons de vieil or tressés
Qui m'attacheraient à ma mie.

Lors sur ta bouche un peu blêmie
Les baisers pleuvraient si pressés
Que n'en ayant jamais assez
Je tomberais mort sur ma mie.

TI VOGLIO BÈNE

Petite Napolitaine
Au fichu jaune, au jupon de futaine,
Œil de velours
Et cheveux lourds,
Dents de perle, peau d'ambre
Comme grappe en septembre,
Te souviens-tu de ce soir sur le quai
Où vers l'amour nous avons embarqué.
Petite Napolitaine,
Ti voglio bène.

J'étais galant, et toi charmante.
La polenta, l'asti spumante,
Et tu fus mon amante
Comme il sied entre gens de bien.

Tu riais de mon italien
Qui, ma foi, valait bien le tien.
Mais, personne, carina mia,
N'eût mieux que toi dit ces mots-là
Où chante l'âme italienne :
Ti voglio bène.

Mia, comme te voilà grave !
Va, carina, je reviendrai.
Tes yeux ne doivent pas pleurer,
Savoir l'amour cela rend brave :
Addio. Avant quinze jours
Tu connaîtras d'autres amours.
J'ai vu rôder autour de toi
Un beau garçon, quelque Génois
Qui te dira sa cantilène :
Ti voglio bène.

Mais prends garde à ce Piémontais
A l'œil sombre, au geste mauvais.
Ne te laisse pas faire :
Vilaine affaire

Qu'un galant qui ne rit jamais,
Il faut qu'une fille l'évite.
Ne pleure pas. Suis mes conseils, petite,
Car en te faisant de la peine
Ti voglio bène.

CHANSON POUR MOI-MÊME

J'ai dans ma vie aimé trois femmes,
Qui certes n'étaient point pareilles.

La première avait des cheveux de soleil,
Des prunelles de rire et de flammes ;
Elle dansait mieux qu'une almée
Et je crois l'avoir fort aimée.

La première avait des cheveux de soleil.
Quant à la seconde,
Il se peut qu'elle aussi fût blonde —
Mais il ne m'en souvient,
Car je n'ai retenu que son regard,

Si glauque, d'émail ancien,
D'où sourdait tant d'angoisse et de hasard
Qu'on oubliait l'éclat de ses cheveux
Et tout son corps laiteux,
Pour ne plus voir que ses terribles yeux.
Et quand je me pris à l'aimer,
Je sentis que ça durerait plus d'une année.

Pour la troisième, par ma foi
Je crois qu'elle était plutôt laide,
Sans que je puisse toutefois
Dire en quoi ni comment.
Mais une lueur noble et faible
(Et c'était son âme d'aurore)
Tremblait en elle comme tremble au bord
Des vasques du matin le frisson du levant.

Et lorsque d'elle je m'épris,
Pour la première fois je compris
Que j'allais connaître l'amour...
Mais, hélas ! après peu de jours,
C'est celle-ci précisément
Qui est morte...

Et je crois, oui, je crois que celle-ci,
Je l'aurais aimée éternellement.

Mais si je parle de la sorte
C'est peut-être sans doute parce qu'elle est morte.

CHANSON POUR UNE

Chère, tu me dis que tu m'aimes...
Que serait-ce si tu ne m'aimais pas !

Quand je te serre entre mes bras
Ivre de délires suprêmes,
Parfois tu ris à cet instant
D'on ne sait quel rire insultant,
Il semble, au plus pur de nous-mêmes.
Chère, tu me dis que tu m'aimes...

De ton étreinte jamais las
Je cherche à m'assurer ton être.
A mon élan d'immense foi
Tu réponds : « Quelque jour peut-être

Aimerai-je un autre que toi ?
Ah, que ne puis-je le connaître ! »
Que serait-ce si tu ne m'aimais pas.

Grave, j'ai rêvé de poèmes
Constellés de mots inouïs,
Dont l'éclat semblable à des gemmes
Dévorât nos sens éblouis.
Et quand dans ton regard qui m'use
J'ai quêté le verbe éperdu,
Candide, tu m'as répondu :
« N'es-tu pas celui qui m'amuse ? »
Chère, tu me dis que tu m'aimes.

Un jour je te surpris froissant
Une lettre que très loyale
Tu me tendis. Et l'âme en sang
Je lus à mon tour. Un peu pâle,
Tu me dis en t'affermissant :
« Je t'aime, mais suis-je asservie ?
Et s'il me faut toute la vie ? »

Alors j'ai songé, le front bas :
Que serait-ce si tu ne m'aimais pas...

PANTOMIMES

I

ROSINE

Paillasse est amoureux
De la blonde Rosine.
On le dit généreux,
Et Cassandre lésine.

Rosine délibère
Duquel des deux galants
Sa jeune chair pubère
Flattera les élans.

Paillasse a l'air malade :
L'œil rouge et tavelé
Et son teint vert salade
En font un homme laid.

Cassandre la dégoûte :
Sur ses doigts décharnés
Il compte jusqu'aux gouttes
Qui lui tombent du nez.

Et Rosine suppute ;
Mais soudain elle rit.
Puisqu'on se la dispute,
Peste d'un favori !

Chacun à tour de rôle
(Le tour est digne d'eux)
Se croira sur parole
Le plus heureux des deux.

Est-il rien de plus farce
Qu'un double faux serment ?
Et la petite garce
S'ébaudit follement.

II

TRIVELIN

Trivelin n'est pas fier :
Lorsque le pied le fiert
Quelque part, il encaisse
Sans dire quoi ni qu'est-ce ?

Certaines fois pourtant
Le drôle se hasarde
A sembler moins content
De l'indigne nasarde.

C'est quand du coin de l'œil
Il voit venir Rosine
Qui sourit, la coquine,
Du faquin sans orgueil.

III

MADAME PANTALON

Madame Pantalon, personne plutôt mûre
Que la dévotion barde de son armure,
Sent rougir sa pommette et gonfler son poitrail,
Depuis certaine œillade ardente et langoureuse
Que lui décocha hier sous les ormes du mail
Lindor, qui sait, dit-on, rendre une femme heureuse.

Hé quoi ? Le beau Lindor ?... Madame Pantalon
Frissonne éperdûment de la nuque au talon
Dans le lit solitaire où sa vertu l'attache.
Oh, sentir sur son cou cette fine moustache,
Fouir ses lèvres dans le flot brun des cheveux
Et se pâmer pétrie entre ses bras nerveux !

Est-ce un rêve ? Lindor souriant se rajuste.
« Ma colombe ! » — « Mon cœur ! » — Le ciel n'est pas injuste
Madame Pantalon glousse et frémit encor
Des paradis d'azur que lui montra Lindor
Et qu'un Dieu plein d'amour entrebâille sur terre.
Et Lindor songe : « Je serai son légataire. »

IV

LES JOUEURS

Ils sont là sept ou huit en un retrait caché
Attenant à la grande salle de l'auberge.
Le long du mur ils ont accroché leur flamberge,
Le pistolet d'arçon, le feutre empanaché !
Parfois d'un sursaut vif une flamme dans l'âtre
Flagelle brusquement d'une lueur rougeâtre
Les visages fiévreux vers les cartes tendus.
« Per Bacco ! voilà bien trente louis de perdus ! »
Rodomont tient la banque.
Mais la chance a tourné. L'or fauve s'amoncelle,
Tandis que don Guzman de Salamanque
Tâte nerveusement du doigt son escarcelle.
Le chevalier Lindor, l'œil attentif et froid,

Attend sa main en préparant la fausse coupe
Qui lui fera marquer le roi.
Isabelle au-dessus du groupe
Lui glisse un sourire averti
En vidant une coupe
De lacryma-Christi.
Cependant que Sylvia, câline et parfumée,
Penche son profil de camée
Sur le front du jeune Agénor
Qui, ravi d'être en si galante compagnie,
Regarde sans souci fondre les ducats d'or
Que feu monsieur son père amassa dans sa vie.

V

LE CHAPEAU DE TABARIN

Bourgeois, chambrières, laquais,
Écoliers, pages, beaux musqués,
Nobles dames en leurs litières,
Soudards, tire-laines, tripières,
Bien que ne sois né sur un trône
Il n'est couronne
Qui vaille le chapeau de Tabarin.

Ce bonnet illustre à bon droit
Me vient, mes chers seigneurs, tout droit
Du très antique dieu Saturne
Lequel se cachant à Minturne,

Ainsi que l'affirme Strabo,
Y conçut un garçon fort beau
Nommé Tabarum, mon ancêtre,
Qui né coiffé nous fit transmettre
En bon parrain
Ce merveilleux chapeau de Tabarin

Chapeau fantasque et lunatique
Qu'à mon gré pétris et mastique :

Ardez, le voici carabin,
Porteur de hotte, coquebin,
Soldat de Suisse, humeur de soupe,
Meneur d'ours ou fileur d'étoupe,
Coureur de poulets gras à lard,
Courtisan, tocque de Biar,
Rueur de pierres à frelonde !
Bref, tous les couvre-chefs du monde
C'est de l'Euphrate au Rhin
A lui seul le chapeau de Tabarin.

Pourtant il faut que vous confie
Le déboire où me mortifie
Ce tant mirifique chapeau
C'est Francisquine à douce peau

Qui de sa façon le chef m'orne.
Et comme que je roule mon bonnet,
Las ! ne parviens, pauvre benêt,
A cacher ma paire de cornes.

ESTAMPES

SIRE OLAF

Sire Olaf chevauchait fort tard dans la nuit claire
Gagnant son burg afin d'épouser au matin
La très noble Galswinthe au sourire hautain
A qui seul entre tous Olaf avait su plaire.

Sur les prés irisés de stellaires clartés
Les Elfes, laissant flotter au vent leurs écharpes,
Tournent aux accords subtils d'invisibles harpes
Sans frôler l'herbe de leurs rythmes enchantés.

La fille de roi des Aulnes lui fait un signe :
« Bonne nuit, sire Olaf ! Où cours-tu donc ainsi ?
« Je suis fille de roi, laisse là tout souci ;
« Viens danser avec moi, si tu m'en juges digne. »

Mais sire Olaf répond : « Non. Danser je ne dois,
« Demain matin j'attends ma noble fiancée. »
— « Prends garde, sire Olaf, de me voir offensée !
« Je t'invite à danser pour la seconde fois.

« Nous mènerons la ronde au bord de la lagune
« Et je te donnerai deux éperons d'or fin,
« Et puis une chemise de soie et satin
« Que ma mère a blanchie avec un rai de lune. »

Dit sire Olaf : « Danser je ne dois ni ne puis,
« Fût-ce au prix de tout l'or du pays de Cornouailles,
« Car demain luira l'aube de mes épousailles.
« Adieu, fille de roi. Ma route je poursuis. »

— « Que Suette et Peste avec toi chevauchent en selle ! »
Dit-elle lors, en le frappant jusques au cœur.
Jamais Olaf n'avait senti telle douleur.
« Va maintenant ! rejoins ta noble damoiselle. »

Et lorsqu'il arriva vers l'aube à son château
Sa mère l'attendait dans une angoisse extrême :
— « Mon fils aimé, d'où vient que ta face soit blême
« Et que tout ton corps tremble ainsi sous ton manteau? »

— « Ma mère, je fus pris d'une sueur glacée
« Pour avoir cette nuit traversé les marais. »
— « Mon fils, réchauffe-toi dans mes bras ; viens plus près.
« Que faudra-t-il tantôt dire à ta fiancée ? »

— « Ma mère, lui direz d'attendre après midi,
« Que j'essaie à la chasse une jument nouvelle. »
Or, voici que survient en pompe solennelle
La vierge et son cortège au jour qu'il était dit.

Et Galswinthe au front blanc s'inquiète et s'étonne :
— « Où donc est sire Olaf, mon très cher fiancé ? »
— « A la poursuite d'une biche il s'est lancé
« Pour essayer sa nouvelle jument vaironne. »

— « Il a donc oublié ses épieux et son cor
Et son grand manteau gris que voici là par terre ! »
« Et soulevant le drap, soudain elle s'atterre :
Sire Olaf gisait là, sire Olaf était mort.

L'ESCLAVE

A Charles Vildrac.

D'être de par sa beauté l'éternel otage,
La proie toujours offerte au bestial regard,
Son front, farouche d'immémorial servage,
Intime au cri figé le silence hagard.
L'esclave de Melkarth sûre du vénéfice
Attend.
Et sur l'autel où le cèdre rougeoie
La spirale d'espoir émerge lentement.

Ne franchisse ce seuil ni maître ni amant !
Nul ne partagera la solitaire joie
D'un cœur qui s'est donné l'unique volupté
De garder pour soi seul la grâce du supplice.

Sous l'Incantation la honte s'abolisse,
Et se libère enfin des ardeurs d'Astarté
Cette âme qui aspire à l'ombre vespérale,
Lasse des gestes vains qu'engendra sa beauté.

Des mots — elle sait bien leur puissance fatale —
(Peut-être sans *savoir*) asserviront le dieu ;
Ces mots suffisent, et voici vouée au feu
La hautaine grandeur de l'être qui se pense.
La spirale a jailli vers la coupole immense,
Fumée de fard livide, herbe teinte de sang,
Le néant s'entremêle au germe évanescent
Car son esprit déjà vers son destin l'emporte.

Rien ne l'émeut des cris grondant au seuil des portes,
Hordes clamant le rut des désirs expiés,
Disques d'airains brandis par les muscles saillants
Et l'ivresse de l'or où titubent leurs pieds.
Et voici qu'ont tremblé les séculaires marbres
Sous la fureur des torses fauves s'acharnant
Tandis que par trois fois l'oiseau tapi dans l'arbre
Salua la première aube de Chanaan...

Mais l'Esclave affranchie aux mains impérieuses
Regarde en souriant ses espoirs accomplis
Et, les premiers barbares apparus, nuls plis
N'altèrent sa tunique verte de danseuse.

THÉATRE

A Charles Morice.

Au soleil emprunté que leur ombre s'adjuge,
Se drape le conflit des feintes passions,
Dans un faste plus vrai d'être le subterfuge
Qui s'embellit du sens des acclamations.

Et la pourpre hantant une épaule vulgaire
Couvre de son ampleur le factice héros
Qui d'un Agamemnon jailli de l'ossuaire
Réincarne la pompe au vide des seuls mots.

Mais caché, le poète, au centre du faux site
Qu'évoque son délire en un beau cri voulu,
Se rit de l'irréel où notre âme suscite
L'émoi définitif d'un décor absolu.

Ainsi, double au miroir, l'illusoire effigie,
Sénescente la chair dont le temps se repaît,
Donne au miracle humain son plus durable aspect
Et par l'éclat du fard éternise la Vie.

L'ÉCUYÈRE

A André Fontainas.

Sous le blafard éclat jailli des girandoles
Son torse pailleté dresse un riant fronton
Figuré par l'essor vers une farandole
Dont elle est successive et seule le feston.

Pour le flanc d'une amphore on dirait qu'elle sculpte
Un rythme gyratoire en lui-même rejoint,
Et, vase aérien qu'elle sacre à son culte,
Vogue dans un parfum de fard et de benjoin.

Gloire augurale aux yeux du troupeau qui regarde,
Rêve aussi par l'éther mouvant qu'elle poursuit,
Son chiffre installe au cœur de la foule hagarde
L'ordre du sens obscur que la Beauté déduit.

Mais nul du désespoir perpétuel de l'orbe
Ne perçoit la risible horreur, quand, machinal
Fauteur d'un mouvement fictif qui se résorbe,
Tel que l'espoir humain s'essouffle le cheval.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

A Maurice Beaubourg.

Palerme, Trapani, Castellamare,
Ciels de saphir et de béryl
Où rit un immanent Avril.
E vietato di fumare
(Cet avis ne concerne pas l'Etna).
Sicilienne mer, odor di femina.
Retour via Naples, Bologne, Gêne :
Hôtels de premier ordre. Lift. Hygiène.
Monte-Carlo, sa roulette et ses ors !
Il est dangereux de se pencher au dehors.
Côte d'azur, roses trémières,
Jardins en fleurs, flots en lumières.

Nice, dix minutes d'arrêt, buffet,
Beware of pick-pocket.
Rapide Paris en voiture !
Oreillers, couvertures !
Cannes, Saint-Raphaël
In case of danger ring the bell.
Porte de l'Orient, Marseille séculaire.
(Dames-Messieurs)
O nostalgie, ô voyages délicieux
A coupons combinables circulaires...
Défense de descendre avant l'arrêt complet.
Messieurs, vos billets s'il vous plaît.
Et le rapide
Roule, gronde, tangue, trépide,
Et mon cœur d'amant
Rêve, tendre et veule,
De voyager dans le compartiment
Des dames seules...

L'ALPINISTE

Mollement étendu sous l'ombrage d'un hêtre
Je rêvais
Aux mille formes que tu revêts,
O Doute !
A la puissance affreuse du Peut-être
Qui dans notre âme a remplacé la foi dans l'Être.

Un pas ferme retentit sur la route.
Vint à passer un jeune homme à l'œil clair,
Le feutre vert sur l'oreille, la jambière
De cuir, la gourde en bandoulière
Et le pic dans la main luisant comme l'éclair.

— Holà hé, jeune homme, où vas-tu ?

— Je vais vers ce sommet pointu
Retrouver ma maîtresse,
La fée de l'Alpe aux blondes tresses,
Aux lèvres de gentiane,
Aux yeux purs et diaphanes
Ainsi que l'eau du torrent,
Aux chairs plus blanches que la jeune neige
D'avril, et qui m'attend
Suivie de son cortège
De noirs sapins
La lance au poing,
Pour me conduire en son palais de diamant
Taillé dans le cristal bleu du glacier,
Et pour me montrer
Du haut de sa plus haute tour d'azur
Le monde entier.

— Prends garde, jeune amant !
Le chemin n'est pas sûr.
Puis que verras-tu de là-haut ?
Des plaines, des campagnes et des villes
Où se passent des choses viles.
Crois-tu que vu de loin le monde soit plus beau ?

— Homme sans âme, laisse-moi tranquille.
Sous mon jarret nerveux
Je veux dompter le dur sentier,
Je veux dans mes cheveux
Sentir souffler le vent altier
Et respirer le vaste espace
Comme ce nuage qui passe.

— Je te comprends, pauvre diable sans but.
Tu marches pour marcher.
Va donc, selon ton habitude.
Quand tu seras fourbu
Il te faudra bien trébucher
Tout comme un autre dans la tombe.
Voilà la seule certitude
Du destin providentiel.

— Certe, ô méchant. Mais si là-haut je tombe,
Je tomberai plus près du ciel.

NUIT SUR LE PORT

A Albert Mockel.

Ils sont tous là, les grands navires
Amarrés pesamment au quai.
Par l'eau morte des lueurs virent
Sous le ciel livide et masqué.

Un sommeil taciturne enferme
Dans la jungle opaque des mâts
Ce lourd troupeau de pachydermes
Rêvant à de lointains climats.

Parfois quelque rumeur confuse
Déferlant d'étranges pays
Agite un glauque clapotis
Sous le hublot rond des cambuses.

L'Encensoir de la haute mer
Apporte l'arome des pôles
Qui se mêle au parfum amer
Du goudron flottant sur les môles...

Le pas pesant d'on ne sait qui
Titube au fond d'une ruelle :
Qu'on me montre ma passerelle !
Ce soir j'ai bu trop de whisky.

Car je suis ce matelot morne
Qui roule et tangue d'une borne
A l'autre, sur le quai désert.
Demain, ce soir, pas plus qu'hier
Je ne trouverai mon navire.

La Chine, le Japon, Java !
Il faudrait savoir où l'on va ;
Moi j'ai la tête qui chavire,
Le cœur saoul et désespéré...
Et jamais je ne le saurai.

LE VAGABOND

Parmi le crépuscule, un soir,
Dans ce square désert il vint s'asseoir
Près de moi. Il avait l'air d'un loup maigre,
L'œil brillant d'une mauvaise fièvre.
Il s'assit comme on tombe,
Le ventre vide,
Le dos harassé,
Ainsi qu'un paquet de hardes sordides
Pas même sûr d'être jamais ramassé.

Pris d'une pitié profonde
Je lui dis : « Vous venez de très loin, vous êtes fatigué ? »
Il eut une espèce de rire rauque,
Et de ce ton de gouaille qu'ont les pauvres
Pour le monsieur compatissant,
Il me dit :
« Moi ! J'étais fatigué en venant au monde. »

SABBAT

A Jean de Bonnefon.

Or ayant pris d'un jeune enfant bouilli la graisse
Mêlée à l'aconit, la berle et l'adragant,
De la nuque au talon et du ventre à la fesse
Elle s'oint tout le corps du maléfique onguent.

Le chaudron bout encore. A la vitre une chouette
Cogne du bec : « N'oublions d'oindre le balai,
Marmonne-t-elle. Emen-Hétan ! Me voici prête. »
Et le chat à l'œil vert qui rôde à son mollet

Lui saute sur l'épaule. Emen-Hétan ! En route !
Le balai conjuré franchit l'âtre d'un saut,
Et les cheveux au vent, la sorcière à l'écoute
Galope dans la nuit où brille le Verseau.

« Maître, je vous salue ! O prince Leonhard,
Grand bouc omnipotent, exaucez ma prière !
Accordez jouissance à la chaleur qui m'ard
Et souffrez-moi baisant votre auguste derrière ! »

L'œil luisant et folâtre, le genou plié,
Et la chandelle noire en main selon le rite,
Elle honore le diable, et lui, tant supplié,
Daigne lui tendre son postérieur inclyte.

Puis dos à dos chacun, des cuisses brandillants,
Ils dansent en foulant aux pieds la sainte Hostie,
Ils offrent au démon de frais nombrils d'enfants
Et leur bouche vomit l'ordure empuantie.

Enfin pour le souper les maudits attablés
Festoient en blasphémant le saint nom des archanges,
Servis par des crapauds de velours affublés
Et portant à leur cou des sonnettes étranges.

Mais la fête soudain se mue en désarroi :
Le cri de Chantecler perce l'aube encor grise.
Lors chaque femelle enfourche son palefroi,
Redoutant du soleil la vermeille surprise.

Et s'enfuyant aux quatre coins de l'horizon
La bande épouvantée, ainsi qu'un vol d'orfraies
Disparaît, tandis que, magnifique oraison,
Le jour pur et béni revient dorer les haies.

LA PORTEUSE DU MIROIR

A A.-F. Herold.

Écoute : éveille-toi du songe millénaire,
Car le même soleil luit sur Antinoé.
Osiris, ton époux sublime que vénère
Ta puberté, te rit de son œil enjoué.

Va derrière tes sœurs agiter les crotales :
Isis ne pleure plus l'éternel disparu.
Mais crains de révéler le secret qui mourut
Sur tes lèvres, le soir des fêtes génitales.

Bès ne souhaite pas l'irrévocable adieu,
Lui qui se multiplie et comme un ciel se change.
Lève-toi pour chanter encore sa louange
Sous les portiques d'or qui recèlent le dieu.

Car la déesse Hathor le veut, ô courtisane,
Puisqu'il est sous l'azur tant de baisers errants,
Dans l'étreinte que tresse une absente liane
Puisque l'ardeur éparse a des cris délirants.

Mais l'eau de ce miroir que tu serres farouche
Contre ton souffle éteint, que peut-elle enfouir ?
Oh connaître le mot qui fleurit sur ta bouche
Quand l'arcane cruel s'y vint épanouir !

Musée Guimet, 1908.

NOCTURNE

A Eugène Monfort.

Nuit subtile, nuit ingénue,
Enfin te voici revenue...
Que tu m'as rejoint lentement !
Je te guettais, fidèle amant,
Pour, après la fièvre diurne,
Goûter ton baiser taciturne.

Mon cœur meurtri, mon faible cœur
Hait le jour stupide et vainqueur,
Le jour, ses rumeurs et ses râles.
Mais ô tes douceurs vespérales,
Ton silence fier et profond,
Ton ombre chaste où tout se fond !

Approche-toi, ma vierge sage :
Laisse tomber de ton corsage
La fleur stellaire aux parfums lourds.
Défais ta robe de velours
Et de ton balcon de nuées
Fais vers ton amant exigeant
Ruisseler les ondes d'argent
De tes torsades dénouées.

Pour oublier les lendemains,
Prends mon front dans tes pâles mains
Humides de fraîcheur lunaire,
O reine de l'Imaginaire,
Et parmi tes doigts constellés
Laisse mes baisers exilés
Dans le nuage où tu nous voiles
Cueillir l'arome des étoiles.

EAU-FORTE

A Charles Darantière.

Cravachant le dos des nuées
Le vent chevauche comme un fou,
Casse les branches dénuées
Et galope sans savoir où.

Les feuilles mortes se pourchassent :
On dirait le bruissement
De nonnes qui prient et jacassent
En suivant un enterrement.

Le long d'un mur lépreux et terne
Un corps se balance, tordu.
Est-ce l'ombre de la lanterne ?
Est-ce un homme qui s'est pendu ?

Dans le taillis la nuit s'amasse
Et frissonne d'étranges voix.
La lune risque une grimace
Sur la cime noire des bois.

Au haut du rempart en ruine
Se dresse le donjon disjoint
Qui semble à travers la bruine
Guetter, la pertuisane au poing.

Quelle est cette vieille hagarde
Qui s'approche en claquant des dents ?
Si c'est la Mort, je la regarde
En face avec des yeux ardents :

« Vieille, ma bien-aimée est morte !
Pourquoi donc as-tu tant tardé ?
Près d'elle je veux qu'on me porte
Dans un cercueil de plomb soudé

Pour ne plus entendre personne
Me plaindre d'avoir tant souffert. »
La vieille se tait... Minuit sonne
A la grosse horloge de fer.

FÊTE

A Gustave Kahn.

Parmi les coupes d'argent
L'or amoncelé des grappes
Mêle à maint regard changeant
L'éclat damassé des nappes.
Et dans l'orgueil de la sève
S'écroulent sanglants les fruits
Pour la luxure qu'achève
L'accablement de la nuit.
Les facettes des carafes
Gemment les torches en feu,
Et le parfum des cheveux
Glisse aux chairs qui se dégrafent.

La nacre des mains volages
Où saigne un cruel rubis
Fomente en désirs subits
Le délire des images.
L'œil aux coupes des seins nus
Dévore l'ardeur gonflée
Vers les grands lits inconnus
Qui dressent leur mausolée.
Et dans la nuit de cristal
Le secret essor des hommes
Aspire au piège fatal
Parmi l'air chargé d'aromes,
Tandis qu'invisible et fier
Comme le vent de la mer
Le Mensonge au front de gloire
Incline son sceptre en fleurs
Vers ses sœurs aux yeux rieurs
Pour leurs lèvres de victoire.

LE SONGE DE VIVRE

L'HOMME DES ROUTES

Cet an-là, après la moisson,
Mon père me dit : « Te voilà un homme ;
Va-t'en courir le monde, mon garçon ;
Marche au hasard ; tout chemin mène à Rome. »

Mon père souriait dedans sa barbe brune.
Ma mère pleurait, assise au coin
De la fenêtre — et moi je regardais la lune
Qui bleuissait la campagne au loin.

Et cela me faisait tout drôle
De penser que le lendemain matin
Je m'en irais, la besace à l'épaule,
Libre, dans la rosée et les senteurs du thym.

Libre, ce mot me bigarrait
Comme ce premier verre
De petit vin clairet
Qu'on me fit boire à la fête naguère
Avant que j'eusse du poil au menton.

Libre ! ah pardieu, sait-on
Ce que ce mot tient d'ivresse et de fièvre
A cet âge où le sang monte du cœur aux lèvres,
Où l'on dévorerait la vie en glouton,
Où l'on tend la main au premier venu,
Où l'on dévêt son être à nu,
Prêt à donner à chacun, à chacune son âme,
Car on n'a peur de rien, pas même d'une femme.

. . . .

Ah ce premier matin de liberté
Comme il est loin déjà ! Mon père est mort, ma mère
Aussi ; ils dorment l'un à côté
De l'autre, là-haut près du vieux presbytère.

Moi j'ai marché longtemps, des années je crois bien.
Le temps m'a passé tellement vite

Que je ne sais plus ; on va, c'est comme une fuite,
On court devant soi, et jamais on ne revient.

Un jour pourtant, il m'en souvient,
C'était au plein cœur de l'été,
J'avais grand soif, je me suis arrêté
Près d'une fontaine :
En me penchant pour boire j'ai regardé
Dans l'eau qui miroitait comme une porcelaine,
Et là j'ai vu
Un visage inconnu
Avec des fils d'argent dans une barbe brune
Et c'est par ainsi que j'ai su
Que les années avaient passé, l'autre après l'une.

Alors je me suis retourné : devant moi
La route s'étendait, toute blanche, infinie,
Sans un être vivant. Pourquoi
En cet instant un obscur frisson d'agonie
M'a-t-il secoué jusqu'à la plante des pieds ?
Oui pourquoi ?... Bah, chacun se fait-il pas sa vie !
Vais-je faiblir, un vieux routier
De mon espèce ?... Depuis ce soir où mon père
M'a lâché comme un épervier,

D'un coup d'aile abandonnant l'aire
J'ai bu joyeusement l'ivresse éparse au ciel
Et sur les grands chemins qui jamais ne finissent !
Les vieux ont cru peut-être (que Dieu les bénisse)
Qu'un jour je reviendrais au gîte paternel,
Que j'en aurais assez
D'errer. C'est qu'ils ne savaient pas ce que c'est.
Ils sont morts sans m'avoir revu, et tout est bien.
Je ne regrette rien... non, rien.
Où est mon bâton, ma ceinture ?
Le soleil a baissé ; je pars, à l'aventure,
Comme toujours ; je vais peut-être voir
Du nouveau... Pas un soir
Ne ressemble à un autre.
Les gens ne savent pas cela :
Ils égrènent leurs jours en patenôtres,
Ils ne voient rien au delà
De leurs quatre solives,
Ils ont des âmes de vieilles femmes craintives...

Allons ! en route. Adieu fontaine !
Je ne boirai plus de ton eau.
Qui sait où je serai la semaine prochaine
L'horizon de là-bas, qu'il est beau !

Bien plus que d'où je viens ! Et ce soleil là-bas,
Ce globe d'or fondu qui plonge au ras
De ces frissonnantes collines,
C'est sûr qu'il illumine
Quelque site de rêve où je serai demain.

Ah les fous qui deux fois font le même chemin !

HISTORIETTE

A Paul-Hyacinthe Loyson.

Déjà ma nourrice me parlait d'elle :
« Elle est belle, si belle,
Et si tu n'es pas sage
Jamais tu ne verras son visage. »
— Dis, nourrice, comment est-il
Son visage ?

— Il est nacré comme un nuage
D'Avril.
Elle est coiffée
De soleil.
Elle est attiffée
D'une robe vermeille.

— Nourrice, c'est une fée,
N'est-ce pas ? Est-elle méchante ?
Que dit-elle ?

— Rien. Elle chante
Et sa chanson vous enchante,
Et déjà rien qu'à la voir
On rit de joie et d'espoir.

— Ah ! quand pourrai-je la voir
Et entendre sa chanson ?

— Plus tard, mon petit, plus tard.
Quand tu seras grand garçon.

Heureusement j'ai grandi.
Et ma mère aussi m'a dit :
« Tu la verras sûrement
Un jour en te promenant. »

Et depuis lors par la plaine,
Par les monts et par les bois
Je vais, d'elle l'âme pleine,
Et jamais je ne la vois.

Je prête l'oreille aux voix
De la forêt bruissante
Où tout frissonne et tout chante,
Et jamais ne l'aperçois.
Morgane, Mab, Yveline,
Liliane ou Mélusine,
Que ne m'a-t-on dit son nom !
J'appelle et l'écho dit : non.
Nul plus que moi ne fut sage
Et j'ignore son visage...

Un jour, après des années,
Enfin je l'ai rencontrée,
Seule, assise à la lisière
D'une forêt... la lumière
L'avait coiffée de soleil,
Et ses joues étaient nacrées,
Sa robe était de vermeil.
Elle chantait une chanson
Douce comme l'horizon.
Elle, c'était elle enfin !

« C'est toi que je cherche, viens. »
Elle me suivit, rieuse...

Mais en la regardant bien,
O chose mystérieuse,
Je vis qu'elle était tout autre:
Sa robe était sombre et pauvre,
Ses yeux ternes, ses joues creuses,
Et, le soleil étant mort,
Ses cheveux n'étaient plus d'or.
Et c'était sans doute une autre.
Pourtant sa chanson tellement
Me fit le cœur véhément
Que je sentis ma destinée
Avec celle-là marcher du même pas.

Et voilà comment je l'ai trouvée,
Et comment je l'ai gardée,
Celle que je ne cherchais pas.

LES BROUILLARDS

Brouillards qui hantez les campagnes vers le soir,
Mante lourde de songe humide
Que la ténèbre traîne avec son nonchaloir
Au ras de la route livide
En se glissant le long du taillis noir....

Brouillards qui surgissez des pavés dans les villes,
Voilant l'œil aux aguets des réverbères,
Draperies de mystère
Qui cachez les maisons et leurs drames serviles
Le long des boulevards déserts,
Et qui parmi les terrains vagues
Roulez vos blanches et silencieuses vagues...

Brouillards aussi qui montez de mon âme
A travers les fissures de ma raison,
Frôlant les murs de la prison
Où mes idées tissent leur trame,
Brouillards, ô vous, seule réalité,
Uniques matrices de formes,
Fluides subtils et leur ductilité,
Qui mourez dévorés par la lumière énorme,
Quoi reste-t-il quand la Clarté
Menteuse, informe, et monstrueusement morne
Triomphe et vous absorbe en sa stérile haleine ?

PROMENADE AUX ALYSCAMPS

A Jean Royère,

Les sépulcres déserts — toute vie en allée,
Puisque les restes morts c'est encor de la vie —
Dressent pour des absents la triomphale allée
De silence, par maints tacites pleurs suivie.

Un lunaire frisson ondoie au front des arbres,
Éclairant le passé conté par les ramures,
Mais le mutisme enclos sous les parois de marbre
Consacre l'aboli malgré leurs frais murmures.

Ces âmes ont dormi pour l'éveil d'autres êtres
Qu'un souvenir enfoui mêlerait d'amertume.
Seul un désespoir beau des douleurs qu'il pénètre
Tolère le néant où sa gloire l'inhume.

Funèbres lits peuplés d'une angoisse en poussière,
La ténèbre vous drape autour de vos mémoires
Et ne laisse parlant qu'un signe sur la pierre,
Énigme pour survivre aux défuntes victoires.

Mais au creux d'un cercueil sommeille le miracle,
Et si ton âme veut s'y coucher toute nue,
Peut-être que l'amour éveillera l'oracle
Dont le temps cimenta la bouche méconnue.

Arles, 1906.

L'ALCHIMISTE

Dans l'augural silence et la nuit de la nue,
Au soufre ayant mêlé le mercure et le sel,
Les yeux éperdument fixés sur la cornue,
Il attend, invoquant Hasmodaï et Zazel.

O Grand-Œuvre ! Douer d'esprit la pierre nue
Selon l'arcane inscrit autour du triple Scel.
Transmuter à son gré la matière connue
En l'or sublime où fondre un sceptre universel.

Lieutenants infernaux, soyez maudits : l'écuelle
Éclate en projetant dans l'ombre rituelle
Les rêves calcinés par la fourbe du feu.

Tout croule de n'avoir respecté que la lettre
Et d'avoir méconnu qu'un cœur pur seul perpètre
Le miracle de l'or en l'ascèse vers Dieu.

L'INTRUS

A Charles-Henry Hirsch.

Pour ne plus le revoir j'ai verrouillé ma porte.
O paix heureuse de la lampe sur le livre !
Mon esprit enfin solitaire se délivre.
Il ne reviendra plus. Que le diable l'emporte !

Il reviendra, c'est sûr. Vous savez, il a l'air
Dans sa longue lévite docte et boutonnée
D'un qui commenta Fichte en un vieil Heidelberg.
Ces gens ne trouvent pas simple une destinée.

Comme j'étends la main pour saisir sur ma table
Le Réel, il me dit... (tiens, il est donc entré ?
Par où ? Morbleu, ce charlatan est redoutable !)
Il me dit : « Le Réel est interpénétré... »

Mais je ne lui laisse pas achever sa phrase.
Voilà des jours, des mois, des ans que ce pédant...
Ma jeunesse m'étouffe, et la Beauté m'écrase.
Ah ! je voudrais trouver le printemps évident.

La mer pleine d'odeurs berce les barques calmes,
Les petites maisons dorment dans le soleil,
Les côteaux de lumière ondulent dans les palmes.
Ce n'est, la Beauté, qu'être à soi-même pareil.

Si l'on va chercher en toutes choses le Signe !
Les pêcheurs harassés ont rentré leurs filets.
C'est déjà grand de vivre. Ah duperie insigne
Des porteurs de miroirs, des chercheurs de reflets.

Quant à toi, bateleur, infernal mystagogue,
Je te tiens à la gorge et ne te lâche plus.
Va-t'en dans l'Au-delà vendre aux larves ta drogue
En commentant le point de vue de Sirius.

Telle une loque il gît. Donc enfin je respire.
C'est bon le meurtre. Ça, vieux cadavre de crin,
Hors d'ici ! Voilà trop longtemps que l'on te craint.
Mon esprit va sauter comme un jeune satyre.

Oui, sauter dans l'air bleu bordé des trois cyprès,
Au tétracorde sourd de la mer violette,
Et cadencer le los au divin Musagète
D'un délire enfin qui ne le fait pas exprès —

Et créer sans ce triste et savantasse drôle
Qui, pendant nombre d'ans escomptant mon effroi,
Vint souligner, penché par-dessus mon épaule,
Les mots, les mots vivants qu'il écrasait du doigt.

LE BOUFFON

Oui, vivrais-je l'éternité,
Je me rappellerai ce jour
Où vous m'apparûtes sereine
Dans l'éclat monarchique
De votre impérieux regard,
Parmi tous ces hommes d'élite
Tressant de leurs louanges
Une couronne de gloire et d'honneur
Autour de votre jeune front.

Là vous étiez vraiment la Suzeraine
De quelque cour d'amour,
Et j'admirais comment
Jeunes gens et vieillards
Rivalisaient de gravité respectueuse

Auprès des mots qui tombaient de vos lèvres.
Et vous écoutiez l'un, puis l'autre,
Et vous leur répondiez
Avec cette sagesse parfumée de grâce
Qui est le propre de la femme.

Alors mon cœur gonfla comme une toile
En partance vers un fabuleux Pendjab.
J'aurai voulu, j'aurais voulu
Dans cet instant
Trouver un mot définitif
Qui pour toujours retînt votre attention.

Ce mot je l'exprimai.
Et voici que votre visage souverain
Se convulsa du spasme discordant
Que nous nommons le rire.
Et ce rire plongea comme un stylet
Jusqu'au fond de mon cœur.
Mais je vous agréai parce que j'étais drôle.

Et depuis lors c'en est toujours ainsi :
Difforme, mon esprit s'assied
Sur les marches de votre trône

Et vous daignez rire de ses culbutes.
Et mes pensers stropiats boitillent
D'une si cocasse manière,
Que vous vous distrayez à leurs grimaces.

En vain j'ai tenté de parer mon âme
Des plus sublimes chamarrures,
Des tissus d'or du rêve et de l'image.
Sa double bosse et sa cagneuse allure
N'échappent point à votre âme harmonique.
Et vous riez.

Et vous avez raison de rire.

SALTAVIT ET PLACUIT

Rome a dominé là...
Maintenant la poussière
De tous orgueils défunts
Couvre d'un blanc suaire
Ce qui jadis fut joie et luxure et parfums.
Maintenant l'herbe, manteau soyeux jeté
Sur les épaules de la victorieuse vie,
Traîne parmi les pierres
Comme pour cacher la nudité
Des choses qui ont été.

O pierres, vous que le Temps mutile en vain...
Vous les témoins,

Vous les gardiennes,
Débris que l'on accuse d'enseigner que tout est vain,
Mais qui perpétuez la vie,
Fidèles historiennes,
O vous qui parlez peu mais sans mentir
En votre langue lapidaire,
Je me souviens
Par ce soir triste et beau comme un bijou d'Ophir,
Je me souviens dans l'allée de platanes solitaire
De cette stèle que heurta
Mon pied, pierre incise où le ciseau n'attesta
Que ces mots : « *Il dansa et il plut.* »

Il dansa...
Son buste puéril aux épaules graciles
Dans le rythme languide inclus
Tel qu'un marbre des céruléennes îles,
Éveilla ce soir-là chez ces patriciennes lasses
L'extase,
Toute l'extase de l'adolescence éperdue.

Il plut...
Puis un matin fragrant et radieux
La Mort, comme une calme sœur,

Emmena le jeune danseur
Aux yeux souriants d'aller vers les dieux.

Il dansa et il plut. Est-il, o vous qui trop savants
Cherchez le sens lointain
Du vivre, est-il un plus noble destin ?
Et dites-moi aussi si pour louer quelque héros
Le plus ample discours jamais valut
Ces mots :
IL DANSA ET IL PLUT.

LE PACTE

Allions-nous tous deux, veux-tu, hors de la Femme.
Un piège rit toujours dans le naissant Avril,
Et ce pacte, crois-moi, n'a rien de puéril
Puisqu'il nous permettra d'instituer notre âme.

Ami, donne ta main. Moi loyal et toi sûr,
Jurons non pas de rester sottement chastes,
Mais, simplement, solitaires enthousiastes,
Sans Elle de gravir les degrés de l'azur.

D'Elle nous ne dirons aucun mal. Tant candide,
Après tout voulant plaire elle fait son destin,
Et sa robe entr'ouverte à ta prunelle avide
La consacre d'un but ennobli par l'instinct.

Mais n'oublions, ami, qu'elle reste étrangère
Au pays où l'éther configure un saphir.
Accueille cette enfant et sa grâce légère
Comme ton front se baigne en le jeune zéphyr

Ou comme une prêtresse à l'œil plein de ténèbre
Qui t'apporte en ses bras l'odorante stupeur
Des arums enfiévrés que son rite célèbre
Sur l'autel rougeoyant d'une lourde vapeur.

Respire donc la gerbe, et révère un mensonge
Sacerdotal aussi. Mais connais que le dieu
Ailleurs nous attend, dans le site où le pur songe
Enjoint un juste exil aux héros de l'adieu.

Là sans temple, sans fleurs, sans autel et sans trône,
Sur le roc où ne croît que l'austère laurier
Viens, nous nous tresserons chacun notre couronne
Et notre chant couplé s'écoutera prier.

Liés ainsi tous deux dans la fierté virile
D'une amitié qui brille au cœur d'un diamant,
Nos esprits affranchis de l'impudeur stérile
Parcourront les portiques clairs du firmament

Et vers nos fronts laurés par des vertus illustres
D'avoir orné d'un sens nouveau l'antique Mal,
Un archange porteur du chrême baptismal
S'avancera le long des célestes balustres.

LA CHANSON DU VEILLEUR

A Guillaume Apollinaire.

Dormez, braves gens, dormez
Entre vos murs enfermés :
J'écoute le vent qui pleure.
Bons bourgeois ensevelis
Sous l'édredon chaud des lits,
Moi j'écoute sonner l'heure.

Pour vous, murés en votre huis,
C'est un néant que les nuits ;
Mais moi qui vais par les rues
Sous la clarté du ciel froid,
J'entends le cœur du beffroi
Et les âmes disparues.

En l'ombre et ses archipels
Râlent d'étranges appels.
Le navire du silence
Glisse, et longe sans un choc
La paroi sombre du roc
Où guette ma vigilance.

L'inconnu phénoménal
Palpite sous mon fanal
Et sait que mon œil l'épie.
Dormez en votre torpeur ;
Je garde et veille sans peur
La cité de l'utopie.

Ruelles et carrefours,
Sans répit je les parcours,
Et mon esprit fait sa ronde
Dans les culs-de-sac obscurs
Grouillant de germes impurs
Et d'une foison immonde.

Plongés dans vos oreillers,
Cette ombre que vous croyez
Vide, elle est pleine de doute,

Et tandis qu'un sommeil lourd
Occulte votre œil balourd,
Pour vous j'y poursuis ma route.

Dormez, braves gens, dormez
Entre vos murs enfermés :
J'écoute le vent qui pleure.
Bons bourgeois ensevelis
Sous l'édredon chaud des lits,
Moi j'écoute sonner l'heure.

LE CORTÈGE

A Mme Jane Catulle Mendès.

Parmi l'azur d'un ciel encor givré de neige,
Le long des prés en fleur s'avançait le cortège.

Un glas tintait au loin, frêle et menu sanglot,
Et le champ sous la brise ondoyait comme un flot.

Derrière le cercueil marmonnait un vieux prêtre.
Qui donc est mort? une jeune fille peut-être?

C'est triste de mourir sans avoir su l'amour.
La fille que j'aimais est morte l'autre jour.

Tous les gens du village, en passant à la file,
Me regardaient d'un air étrangement hostile.

A la fin l'un me dit : « Vous ne savez donc pas
Quelle est celle que nous emportons de ce pas ? »

Et se penchant, tout bas, il me glisse à l'oreille
Un nom, qui dans mon cœur nul écho ne réveille.

Le groupe noir pieusement s'en est allé,
Et sur le blanc chemin je demeure esseulé.

Le ciel heureux sourit à la prairie en fête.
Et moi je suis parti sans retourner la tête.

LES FOUS

En la tristesse éparse au long des froides cours
Derrière les barreaux de la maison maudite
Chacun d'eux absorbé par son rêve médite,
Éternellement seul au fil des mornes jours.

Tel chevauche emporté par un vent de victoire
Sur l'hippogriffe ailé parmi le ciel sanglant,
Et les clameurs des blessés couronnent sa gloire
Du diadème d'or légué par Tamerlan.

Tel autre semble épier la prunelle avide
Des compagnons rivés à son damnable sort,
Et compte sans relâche un fabuleux trésor,
Les yeux ardents fixés sur sa cassette vide.

Celui-ci, jeune et fier, souriant à l'azur,
Voit vers lui s'avancer en robe d'hyacinthe
La prêtresse d'Endor à la chasteté sainte,
Et qui brûle pour lui d'un sentiment impur.

Cet autre, grimaçant debout contre les grilles,
S'y cramponne en poussant un affreux grognement,
Et pleure les vastes forêts où librement
Il s'ébattait avec ses frères les gorilles.

Celui-là respirant la majesté suprême,
Plaint ces cerveaux fumeux où ne luit qu'un tison
Et songe que lui seul, puisqu'il est Dieu lui-même,
Pourrait, s'il le voulait, leur rendre la raison.

Ainsi chacun d'entre eux, caressant sa chimère,
Ignore le cachot qui mure son esprit,
Et ne souffre que de la tangible barrière
Où le monde à jamais l'enferme et le proscrit.

Sommes-nous donc moins fous quand, flattant notre songe
Nous nous croyons conçus pour un vaste destin,
Sans nous apercevoir de l'éternel mensonge
Où nous tient séquestrés un invisible instinct ?

Mais, pareils aux déments ignorant leur manie,
Nous ne souffrons que des bornes de l'Univers,
Et nous maudissons Dieu de ce qu'il nous dénie
Le pouvoir de franchir les domaines offerts.

LE MAUVAIS COMÉDIEN

A Francis de Croisset.

J'aime, et je cherche en moi des mots pour me traduire
Je dis précisément ceux qu'il ne faudrait point.
A la fine Lysis, qu'il me plairait séduire,
Je montre mon amour comme on montre le poing.

Si belle est Cœlia, que je veux par ma lyre,
Bornant ma chaste ardeur au rôle de témoin,
Perpétuer un corps impeccable à ce point :
Mais Cœlia préfère un plus grossier délire.

A l'une je mens mal ; à l'autre j'en dis trop.
Celle-ci me croit faible, et cette autre un bourreau :
Chacune méconnaît l'esprit qu'en moi je porte.

Quant à moi je maudis le sort immérité
Qui me fit, m'accordant une âme fière et forte,
Le mauvais comédien de ma sincérité.

LAUDES A LA COURTISANE

Vierge à la débauche immolée,
Pleine de grâce calculée,
O Vierge trois fois maculée,
Je te salue.

De l'éphèbe initiatrice
Et du veuf la consolatrice,
Très hospitalière matrice,
Je te salue.

O bienfaisante et toujours pure,
Toi qui laves chaque souillure,
Toi qui ne peux être parjure,
Je te salue.

Par ton charme et par tes aromes
Tu fomentes l'ardeur des hommes
Et tu les rends moins économes.
Je te salue.

Et tu maintiens, sublime office,
Par ton fard et ton vénéfice
En nous le goût de l'artifice.
Je te salue.

Le pleutre, le cuistre et le rustre
Près de toi s'évertuent au lustre
Pour que ton amour les illustre.
Je te salue.

Et quand tu passes dans ta robe
Où ton sexe occlus se dérobe,
Tu ferais un voleur d'un probe.
Je te salue.

Par toi la folie et le crime
Persistent, et le mal ranime
Cet univers peu magnanime.
Je te salue.

Dans le creuset de la luxure
Tu fais, o noble créature,
Fondre l'argent de source impure.
Je te salue.

Ton baiser vengeur et lubrique
Punit le forban qui trafique,
Le magistrat qui prévarique.
Je te salue.

L'escroquerie et la lésine
Apportent dans ton officine
Le fruit secret de leur rapine.
Je te salue.

Ainsi, grâce à ton entremise,
S'écroule et se désorganise
Ce monde plein de cafardise.
Je te salue.

Instrument de justice occulte,
Tu fais place nette au vrai culte,
Et seul l'imbécile t'insulte...

Et c'est pourquoi je te salue
Épée à la lame impollue,
Lame aux vengeances dévolue,

Et je dis, malgré la huée
Qui te poursuit, prostituée :
C'est Dieu qui t'a instituée.
Je te salue.

LE CARREFOUR

Presso era il tempo dove amore si scontra con castitate.

PÉTRARQUE.

Sache ceci : longtemps le cœur gorgé de fiel,
J'ai maudit ta vertu
Et l'irréprochable statut
Que tu m'imposes. Et j'ai supplié le ciel
D'affliger de quelque ulcère vorace
Ta belle face,
Afin que l'horreur te protège
Et pour avoir au moins la certitude
Que nul rival n'aurait le privilège
Que ta sagesse à mon encontre élude.

Or j'ai subi l'assaut des songes fous
Que fomente la nocturne carence,
Et sous la toison chaude de démence
Le succube est venu écarter mes genoux.
Et mes narines ont respiré l'ambre
Du jeune corps absent suscité dans la chambre
Par les cassolettes du rêve,
Et mon trouble s'est dressé comme un glaive
Contre moi-même.

Mais depuis lors le Temps a usé le blasphème
Sur ma lèvre peu sage, et maintenant
La voici moins avide de baisers,
Et mon désir n'est plus le lieutenant
Des sens inapaisés.
Et je t'admets incorruptible
Telle qu'une statue placée au carrefour
De deux routes, où solitaire et impassible
Je me suis arrêté à la chute du jour.

O FRÈRE DE LA MORT...

O frère de la Mort, mais frère aussi du Rêve !
Entrevoir, est-ce avoir dormi ?
Les ombres du Réel m'avaient jeté parmi
La forêt en éveil odorante de sève...
Vert encensoir aux doigts du jeune vent
Joueur,
Mais grave aussi près du fronton de l'acropole.
Et de la terre s'élevant
L'hymne rieur et tout frissonnant de fraîcheur
Montait vers la coupole
Translucide des feuilles nouvelles,
Et toute la jeunesse avec son beau bruit d'ailes
Heurtait aux parois d'émeraude des vitraux...

Droite au pied d'un bouleau,
Quelle est cette blancheur immobile et muette
Dont la nacre se mêle à l'argent des arceaux ?
D'où vient la sagesse inquiète
De son regard vers moi tendu ?
Sous mes fébriles doigts éperdus
Permets-moi, prêtresse que j'aime —
Depuis si longtemps (je le sens) —
De te tresser un diadème
Avec ces fleurs d'or et de sang
Qui jonchent ta sublime église...
M'as-tu parlé ? Ou l'ombre qu'irise
Ce rai de soleil
Joua-t-elle auprès de ta bouche ?
Oh ! prends pitié de mon sommeil...
Il me fallut tant de lassitude farouche
Pour frustrer mes membres du fier effort.
... Ne crains rien : mon bras fraternel et fort
Te conduira virginale vers ta couche.

Ah quel silence !
Entrevoir, entrevoir...
Seul prix d'une âme en marche vers le soir.

Feuillée auguste, ô coupole d'espoir
A mon front qui s'élance
Vers le mystère transparu par les nervures,
L'exil du réveil va-t-il m'en exclure !...

Car la prêtresse, où la forêt vivante se prolonge,
Me regarde toujours avec ses yeux de songe.

LA MAUVAISE AUBERGE

A Henry Gauthier-Villars.

Le soir tombait, voilé de brume.
Voyageur trop passionné,
Tout le jour j'avais cheminé
Sur la grand'route d'amertume.

Une cloche égrenait son glas
De la colline à la prairie.
Je me sentais le cœur bien las
Et l'âme tout endolorie.

Et ce tintement si lointain
Parmi les brumes de la plaine
Semblait un appel du destin
Au deuil dont mon âme était pleine.

J'aurais voulu comme jadis,
Enfant que l'on évangélise,
Prier les saints du Paradis
Là-bas dans la petite église.

Ah ! pauvres regrets superflus
De l'être qu'on laisse en arrière !
A quoi bon, lorsqu'on ne sait plus
Les mots qui font une prière.

Mais voici, spirale d'espoir
Que la brise du val agite,
Un toit qui fume dans le soir
Ah ! serait-ce enfin le bon gîte,

La chambre au blanc lit cordial
Où, vagabond de l'idéal,
Dormir après la route rude
Le sommeil de la certitude ?

Le bon sommeil paisible et sûr
Qui fait les lendemains de joie,
Alors qu'on repart dans l'azur
Sur le grand chemin qui poudroie.

Un homme placide et pansu
Veillait sur le pas de la porte.
Du plus loin qu'il m'eut aperçu
Il me lorgna d'étrange sorte.

« Hé l'hôte, peux-tu me loger ?
J'ai l'âme bien endolorie.
Je viens d'un pays étranger
Et te paierai sans ladrerie.

« Le cœur pesant, désespéré,
J'ai marché toute la journée,
Sans avoir jamais rencontré
L'auberge de la Destinée.

« Ce qu'il me faut, c'est un bon lit
Où sur l'oreiller plein de songe
De la tête aux pieds l'on s'allonge
Comme un mort qu'on ensevelit. »

Il se mit à rire, cet homme :
« Entrez, dit-il, j'ai ce qu'il faut.
Oui dà, vous ferez un bon somme ;
Mon lit, je crois, est sans défaut

« Car pour combattre l'insomnie
Et reposer vos membres las
J'ai pour oreiller l'ironie
Et le doute pour matelas. »

Alors dans la nuit solitaire
En vain je scrutai l'horizon.
Je n'y vis qu'angoisse et mystère,
Nul fanal, nulle autre maison.

Et sous le néant qui submerge,
Morne et d'un pas irréfléchi
Derrière l'hôte j'ai franchi
Le seuil de la mauvaise auberge.

LE MIROIR

Ce vétuste miroir, je l'ai toujours connu.
Quand ma mère, au matin, d'une main tracassière
Savonnait mon museau barbouillé de poussière,
J'aimais y sourire à mon visage ingénu.

Je voulus conserver ce miroir de l'enfance.
Il était simple, avec son cadre d'acajou ;
Mais il avait le reflet riche d'un bijou,
La pureté d'un lac, l'éclat de l'évidence.

Toujours il conserva cette fidélité
D'un ami qui jamais ne consent aux mensonges.
Quand j'y mirai plus tard mes espoirs et mes songes,
Il me restitua mon visage exalté.

Puis quand je sus l'amour, la vie et leur coutume,
De mes âpres soucis spectateur lumineux,
Le miroir refléta mon regard soupçonneux
Et les plis de mon front touché par l'amertume.

Un soir pourtant, hanté d'un remords singulier
Et sentant sur mes traits une pâleur de crime,
Je voulus, comme on se penche sur un abîme,
Confronter mon visage au miroir familier.

Mais un cri jaillit de mon âme polluée :
Dans l'éclair du flambeau qui tremblait en ma main
J'aperçus que, terni d'une froide buée,
Lac d'ombre, le miroir ne reflétait plus rien.

L'ILE

A Madame Rachilde.

Dans le sillon soyeux aux dentelles d'écume
Le navire glissait tel qu'un beau cygne noir
Et ses ailes frôlèrent presque, sous la brume,
Une terre que nul encor ne pouvait voir.

Alors la voix du maître de la route
Lança comme un appel d'angoisse : « Par tribord ! »
Et sur la vaste mer du doute
Nous nous penchâmes tous avec un sourd remords.

Le navire fuyait. Mais l'Aurore subtile,
Laissant choir à ses pieds son vaporeux manteau,
Parut soudain debout à l'avant du bateau
Et muette, du doigt elle nous montra l'Ile.

Nulle falaise. Mais, surgi vers l'Infini,
Flèche on eût dit de quelque absente cathédrale,
Immense et solitaire, un grand pic de granit
Dressait dans un désert sa tige minérale.

Sur la grève, nul animal, nul être humain :
L'Ile semblait sans vie...
Pourtant cette montagne étrange et sans chemin,
Nous sentions que notre âme aisément l'eût gravie.

Du haut de ce pic dur et droit comme un essor
En son orgueil géologique,
Nos yeux voyaient déjà la rive nostalgique
Où l'occulte Réel élabore le sort.

Qu'importait que cette île fût inhabitable,
Que le Silence et que la Mort y fussent rois.
Nous nous serions courbés sous les plus âpres lois
Pour atteindre à la cime altière et redoutable.

Et nos cœurs maudissaient l'ignorant capitaine,
Le couard qui, pour sauver sa cargaison,
Rentrait dans le sillon de la route certaine
Et cinglait prudemment vers le plat horizon.

Et nous tendions nos bras vers l'Ile évanescente
Dont on apercevait encor le grand pic nu
Dardant au firmament sa pointe menaçante
Comme pour déchirer tout l'azur méconnu.

MON FRÈRE, MON AMI..

Mon frère, mon ami, je ne suis pas celui
Que tu crois. J'ai convoité la femme d'autrui
Et son bœuf et son âne. Et tu sais quelle femme,
N'est-ce pas, je convoite en l'ombre de mon âme.

J'ai souhaité parfois qu'un hasard ennemi
Troublât ta vie heureuse et ton cœur magnanime.
Je me suis reproché tout cela comme un crime,
Mais je ne suis pas bon, mon frère, mon ami.

Maintes fois tu m'aidas quand l'heur me fut contraire,
Et de ton noble amour j'ai connu les effets.
Mais loin de te bénir, ô mon ami, mon frère,
J'ai senti lourdement le poids de tes bienfaits.

Pourtant s'il t'advenait un jour quelque disgrâce,
Mon cœur, mon cœur affreux, désormais assouvi,
En lui retrouverait peut-être assez de race
Pour épouser tes maux, mon frère, mon ami.

Mais, né sous le Verseau qui fait les chances belles,
Les dieux t'épargneront les deuils et les exils.
Et toujours, mon ami, mon frère, sous mes cils
Je cacherai le froid éclair de mes prunelles.

LE VERBE

A Remy de Gourmont.

Le vieillard m'écoutait parler dans la pénombre.
L'on m'avait dit : Ce Sage est d'accent inouï.
Il sait la loi du cœur et le rythme du nombre.
La lueur a touché son front au Sinaï.
De ce qui s'apparie, ou s'assemble ou diffère
Il a scruté l'écart et la dualité.
Il perçoit la musique invisible des sphères
Aux limbes où la Vérité vibre en Beauté.
Rien de ce qui se meut, respire, pleure ou chante
N'échappe à l'œil profond de ce divin vieillard ;
Sa parole affermit, calme, domine, enchante
Car son verbe a franchi les confins du Hasard.

Et moi j'avais tremblé d'abord d'un tel empire :
Tant de sagesse apporte avec soi sa terreur.
Le tourment usuel deviendrait-il point pire
A se confronter au miroir de mon erreur ?
Allait-il exiger que je me repentisse
Et frappasse du front la pierre de son seuil ?
La voix du Justicier n'est jamais la Justice
Et mon remords n'était pas le fruit de l'orgueil.
Ces prophètes penchés sur nos rancœurs subtiles
Encerclent d'absolu ce qui n'est que futile ;
Savent-ils, ces héros, ce qu'on doit aux déchus ?
Dans leur verbe sublime un écho de la foudre
Semble survivre encore aux ouragans vaincus,
Et leur parole écrase en voulant nous absoudre.

« Parle », m'avait-il dit d'abord — et je parlai :
Je tâchai d'exprimer mon étrange souffrance ;
Car l'être que je porte en moi s'est dédoublé,
Sans que ce changement divise ma substance :
« Or mon âme se mire en soi comme un joyau
Dont au seul prisme les facettes s'apparient,
Mais elle est dure aussi comme une pierrerie.
Faite pour la parure, elle rit à son eau.
Mon âme, tu la vois briller au cou des femmes
Et refléter l'extase ardente de l'amant,

Et tu la vois encore en couronne de flammes
Ronger en se jouant ses propres éléments.
Suis-je un monstre ? Pourtant ainsi que tous les êtres
Je ne méconnais point le devoir ni l'amour :
Même nul plus que moi n'aima les siens peut-être,
Mais quand je les perdis je n'y pensai qu'un jour.
Le lendemain, je crois, les vers d'un beau poète,
Les lèvres d'une femme ou le vol d'un oiseau
Firent à mes pensers un horizon de fête
Et le sourire épars m'enchanta de nouveau.
La vie est à mes yeux un jeu plein de délices,
Un soir de mascarade, une barque qui glisse
Aux lueurs des flambeaux parmi des rires fous
Sur un fleuve emperlé de fleurs et de remous.
Rien n'eût pu m'être amer des tourmentes humaines,
Rien n'eût jamais fixé le flux battant mes veines,
Rien n'eût pesé jamais à mon agilité,
Si, doué de l'éclat intérieur des gemmes,
Mon cœur n'en possédait l'immuable clarté.
A ses feux merveilleux j'entrevois les dilemmes
Comme autant de miroirs qui croisent leurs rayons.
Dévoré de lueurs, d'éclairs et d'horizons,
Absorbant absorbé par la joie ambiante,
Je pressens un remords brûlant dans cette nuit
Dont jamais un reflet en mon cœur n'a relui
Car la pierre s'éteint dès l'ombre triomphante.

Ah ! mirer cette nuit de pleurs et de soupirs
Où tant d'autres ont vu leur destin s'accomplir,
Savoir enfin l'effroi du jour qui se recule,
Connaître enfin le désespoir du Crépuscule !
Vieillard, tel est mon mal. Mon âme à moi se meurt
De la douleur d'ignorer ce qu'est la douleur. »

Le Sachant se leva. Et tandis que mes lèvres
Balbutiaient encor, ses yeux cernés des fièvres
D'avoir scruté le livre où l'Arcane s'inscrit,
Se posèrent sur moi : j'y vis luire l'Esprit
Irradié du feu des lointains insondables...
Et je tremblai devant son arrêt implacable.
Mais il me dit ces mots : « Être de liberté,
Ne corromps pas ton charme en ce remords extrême.
Ton cœur ne déplaît point à l'Arbitre suprême.
Va donc en paix, et bénis ta frivolité. »

LE COUPLE

Regarde ! Le torrent du spasme qui submerge
Roule la double épave humaine au fond du gouffre,
Lui, brute au front obscur, elle, fille d'auberge,
Beaux pourtant comme la fureur d'un dieu qui souffre.

Dans l'air ce poing crispé de l'homme, est-ce un appel
Est-ce une malédiction contre le ciel
Leur déniant d'unir au delà de la chair
Eux fugitifs brisant les portes de l'Enfer

Et qui tentent chacun d'emplir ainsi qu'une urne
Leur bouche frénétique à cette eau taciturne.
Ha, soif démente, soif sublime qui perpètre
Le crime d'abolir au seul profit de naître !

Ces torses furieux l'un par l'autre oppressé,
C'est contre le Futur la lutte du Passé.
Leurs épaules secouent tout un fardeau de gloire
Dans le sanglot muet de l'étreinte illusoire,

Et leurs paumes cherchant la forme de leurs corps
Découvrent à tâtons leurs aveugles accords...
Douleur qui se croit joie, angoisse d'allégresse,
O volupté, tes cris sont des cris de détresse.

L'AUTRE RIVE

J'ai parcouru toute l'hoirie
Qu'Amour tient en sa seigneurie :
Presqu'îles, sommets et vallons,
J'ai foulé tous ses territoires
Et pour mieux voir ses horizons
J'ai gravi tous ses promontoires.
Géographe passionné,
Chaque angle du ciel m'a donné
Un site en l'œil d'une maîtresse :
Géorgienne, mulâtresse,
Cordouane aux touffes de velours,
Circassienne aux parfums lourds,
Fille au teint doré de Lahore,
Grecque aux lignes de canéphore,

Dalmate, Birmane, mousmé,
En quel lieu n'ai-je pas aimé ?
Je sens encore en ma salive
Les baisers poivrés d'une juive
De Port-Saïd. Et dans Oran,
Au fond d'un souk malodorant,
J'évoque la farouche étreinte
D'une moresque, idole peinte,
Et dont les yeux cernés de kohl
Flambaient comme un verre d'alcool.

Ainsi ton domaine ostensible,
Amour, je l'ai configuré.
Mais ton territoire invisible
Pour moi demeure inexploré.
Ah ! plonger ma prunelle ardente
Au fond des abîmes maudits
Devant lesquels recula Dante !
O dieu des plaisirs interdits,
Du haut de ton secret séjour
Donne-moi le cœur nécessaire
Au nom du magnifique amour,
Dont je fus toujours l'émissaire,
Afin que j'avance sans peur
Vers ce gulf-stream et sa vapeur

Bouillonnants de chaleurs subtiles,
Où, traînés de lointaines îles,
Tourbillonnent en des remous,
Voraces bouches de délices,
Des pistils noirs sur des calices
Beaux comme d'orgiaques bijoux.
O dieu des ardeurs que j'invoque,
Fais m'entraîner le chaud courant
Sous le crépuscule équivoque
Vers l'orifice fulgurant
De cette mythique caverne
Que j'aperçois sur l'autre bord,
Et où déjà mon œil discerne
Des palais aux balustres d'or
Hantés d'êtres souples et fiers,
Plus purs qu'un chœur de nymphes vierges,
Dont les yeux chastement pervers
Mirent le gouffre auprès des berges.

Dieu de blasphème, guide-moi !
Que sans faiblesse et sans émoi
Je puisse joindre l'autre rive
Ou que ma barque à la dérive,
Flottant le long des archipels,
Cingle vers les fiévreux appels.

Jaillis des occultes délires,
Des corps tendus comme des lyres,
Afin qu'au moins impunément
S'achève l'accomplissement
De ce beau périple de gloire
Autour du royaume inconnu
D'où jusqu'alors me tint exclu
Mon âme trop peu méritoire.

COLLOQUE PRÈS D'UNE TOMBE

Si vous voulez savoir où reposent ses restes,
Prenez, hors du village, ce sentier agreste
Montant entre deux champs d'oliviers rabougris,
Qui baignent dans l'azur leurs vieux panaches gris.

Oui, c'est là qu'elle dort.
C'est là que par un jour de soleil et de fête
Nous glorifiâmes la sereine Mort
Qui avait jugé que cette enfant était prête.

Ce soleil qu'elle a quitté
Vient — n'est-ce pas de toute équité ? —
Dès l'aube rayer de ses flèches
Jusques au soir la pierre sèche.

Cela lui fait le cœur joyeux
Car (chose que j'ai remarquée
Chez ceux dont l'heure est tôt marquée)
Ses yeux brûlaient d'une soif invincible
De lumière, ses admirables yeux
Semblaient le faisceau radieux
De toutes les clartés possibles.

Ses yeux... les miens... je ne sais plus... je dois avoir pleuré,
C'est évident... On pleure... on pleure encore.
La Douleur près de nous fait couler son amphore ;
Mais quand l'amphore est vide, d'un geste égaré
La Douleur se tient là toujours,
Versant des pleurs absents sur les Infinis lourds.

. . . .

Chaque soir
A l'heure où l'ombre de l'if s'allonge,
Près de la pierre sèche je viens m'asseoir
Et je songe.
Ah! qui dira le désespoir
De ceux qui n'ont plus rien à craindre de la destinée !

Cet if, sur l'horizon pourpre dressé,
N'est-ce point la quenouille par la Parque abandonnée?
Car le fil de mon destin,
Avec le tien, ombre chère, tressé,
Par le même coup de ciseaux fut atteint.

Or ce soir-là contre l'if adossé
Je regardais la dernière lueur amie
Frôler ma fiancée à jamais endormie.
Combien de temps plongeai-je ainsi dans l'au-delà
Des douleurs? je l'ignore.
Mais en me détournant je vis que quelqu'un était là.

Que me voulait cet homme, étranger
Au village?
Quelle terre apportée de quel lointain voyage
Ses pieds poudreux venaient-ils mélanger
A la terre aimée de nos morts?
Son visage était fier, mais ses yeux d'un métal
Incertain, cuivre strié d'étain et d'or,
Luisaient d'un éclat d'alliage.
Son geste spontané semblait pourtant fatal,
Et la ductilité de sa phrase inquiète
M'apparaissait liée à quelque loi secrète...

« Qui pleurez-vous? dit-il. Une amante sans doute ? »
— Je gardai le silence. Avec plus de douceur
Il poursuivit : « Une femme, une sœur ? »
— « Je pleure tout cela, dis-je enfin... Et ma route
S'arrête désormais à cette pierre-ci
Où les dernières lueurs vespérales
Viennent peut-être se mêler à celle qu'exhale
Son âme, qu'aucun trouble vil n'a obscurcie. »

L'homme eut un singulier sourire :
— « Est-ce là tout votre souci ?
Si dans votre réponse j'ai su lire.
C'est une vierge qui sommeille là...
Levez-vous et prenez le bâton que voilà.
Vous ne connaissez pas encore la défaite.
Qui sait même si votre vie est faite
Pour la subir. Chacun son sort.
Le vôtre est-il inscrit sur l'orbe des douleurs ?
Je ne le pense pas puisque la Mort
Vous laisse un arome de fleur,
Une image de foi, de grâce souveraine.
Pleurer un être pur n'arrête pas la Vie
Car son amour nous veut toutes les libertés,
Et de nous tenir exaltés
Sa mémoire nous fait l'âme moins assouvie...

Mais avez-vous songé jamais à la rançon
Qu'exige la Mort en nous laissant le Soupçon ?
... D'autres, ceux-là maudits vraiment,
Sentent un goût de fiel et de gangrène
Dans leur bouche,
Car leurs sens véhéments
Condamnés à gémir sur un être haï
Sacrent de leurs sanglots une qui les trahit.
Ils vont, ceux-là, sur une tombe
Pencher leurs lèvres
Comme si c'était une couche
Où planeraient encor
Les miasmes des terrestres fièvres,
Et ils déplorent, ceux-là, l'horreur du Néant
Mais oh ! sans souhaiter nulle survie
A cet être qui tint leur raison asservie,
Et que leur chair pleure en le maudissant.
Et si de leurs yeux secs sur cette tombe
Par hasard quelque larme tombe,
Eux-mêmes ne peuvent savoir
(Oh le triste et secret outrage !,
S'ils pleurent de désir, de rage
Ou enfin de vrai désespoir !...
Levez-vous donc. Oh vous, partez joyeux.
Et trois fois chaque journée
Rendez grâces au Dieu

Qui vous fit cette destinée !
Adieu. »

Maintenant peu à peu
Les ombres de la nuit
Avaient roulé leurs calmes ondes
Jusqu'aux rivages des autres mondes
Où déferlent en vain nos lâches bruits.
Dans le sentier un pas lointain résonne.
L'homme est parti. Vers où, ah qui le sait ?
Et moi je le maudis, tout malheureux qu'il est ;
Que partout la détresse accompagne ses pas!
Car, je le sens, sa parole me donne
Enfin la paix, *la paix dont je ne voulais pas.*

L'INSTANT

A Paul Souday.

Au fond de son grand lit le malade étendu
Regarde d'un œil vague à travers la fenêtre.
Une étrange torpeur a jugulé son être :
Vivre, mourir, tout dans son âme est confondu.

L'espoir est comme un temple où l'agonie humaine
S'agenouille et supplie un Dieu toujours absent.
Un jour le Dieu paraît. Alors, ô phénomène,
Le temple croule en un fracas retentissant.

Vivre, mourir ! Des gens chuchotent et se glissent...
Comme le ciel est beau dans cette fin de mai !
Des parfums de chair jeune montent des calices,
Il se sent las de tout, et même d'être aimé.

Certe on le pleurera. Mais le vent de la Vie
Sèche les yeux des passagers, et le vaisseau
Dans l'immuable essor de la route suivie
Vole, oiseau triomphal, vers l'horizon nouveau.

Avoir été ! mots creux. Verbes auxiliaires.
Ah ! cesser de cueillir le fruit juteux et lourd
Au-dessus du vieux mur enguirlandé de lierres,
Le fruit de l'heure qui pend aux branches du jour.

Ne plus sentir la pulsation du Monde ivre,
La mollesse des soirs, l'air des matins d'été,
Les bras frais et nus d'une femme. Avoir été !
Mieux eût valu n'être jamais. Ah mourir, vivre.

Ils croient que c'est très grave, la mort... Oui, pour eux
Qui sont en pleine force et qui sentent la vie,
Non pour lui qui voit s'éloigner d'un œil vitreux
Le lent cortège des heures inassouvies.

Même de leur laisser des larmes, quel ennui !
Puisqu'ils doivent se réjouir un jour ou l'autre
A quoi bon tous ces cris, ces pleurs, ces patenôtres ?
Qu'il puisse en paix du moins goûter sa longue nuit.

Son cœur a dépassé l'inutile blasphème.
Ce qui est ne peut être injuste. Et tout cela
Est si simple vraiment que point n'est besoin même
D'imaginer quelque revoir dans l'au-delà.

Gardien plus ponctuel encor, que redoutable,
La mort, comme un berger qui rentre ses troupeaux,
Nous mène par milliers, chaque soir à l'étable.
Le néant, oui, peut-être... A coup sûr le repos.

Tel songe le malade, et son âme légère
Vers le mystère en fleur s'avance en souriant.
Ses yeux saluent du couchant la lueur dernière,
Ses yeux qui jamais plus ne verront l'orient.

Promeneur attardé dans l'heure délicate
Il franchit la limite illusoire du Sort.
Des jardins de la Vie il s'enfonce sans hâte
Sous les arceaux ombreux du vieux parc de la Mort.

L'ASCÈSE

A Stuart Merrill.

Cesse, ô fille, ton jeu. Si le miroir t'admire,
Crois-tu que le calice d'ambre d'un corps nu,
Ou le parfum fiévreux du nard et de la myrrhe,
Encensoir balancé par ton bras ingénu

En son envol nacré, ruse naïve presque
Autant qu'à tes cheveux ces pétales de sang,
Fête totale enfin d'un languide arabesque,
Destitueront sans plus un cœur tout innocent ?

Mon désir ne ceint point la tiare du tétrarque
Sous le torpide encens du ciel oriental
Où pour son œil vorace un torse jeune s'arque
Et fomente à son gré le chaos génital.

Au pèlerin trempant sa lèvre à trois reprises
Dans la fontaine sainte ayant nom Siloë
Le vent n'apporte plus au piège de ses brises
L'arome emprisonné d'un baiser pollué.

Désormais, poursuivant l'ascèse hiératique
Jusqu'aux cimes d'Horeb d'où brille Chanaan,
Mon âme indifférente au vertige plastique
Dont l'abîme charnel aggrave le néant,

Ne restera sensible au rythme que d'une âme
Où frémirait le don d'un ciel matutinal,
Quand de l'ombre enfuie un rayon qu'on acclame
Sollicite en tremblant l'azur phénoménal.

Et plus ivre d'avoir répudié la coupe
Sache, o fille impudique au regard étonné,
Sur le tapis d'orgueil où s'allonge ta croupe
Qu'en me donnant ton corps tu n'eusses rien donné.

Laisse-moi donc cueillir les fruits lourds de lumière
Aux vergers constellés que l'archange défend,
Car l'aube qui se lève est toujours la dernière
Et ma gloire s'attarde à ta fourbe d'enfant :

Là, loin du cri terrestre où la musique avorte,
Frôlant les cordes d'or des seuls esprits jumeaux,
Les mystiques archets de la blanche Cohorte
Sacrent les purs accords des Élus baptismaux.

Car je vénère, Amour, ta plénière puissance
Et si j'exige, crois à cette humilité
Conquise d'avoir incorporé ton essence
Pour enjoindre aux mortels un sort illimité.

NON, JE N'ESPÈRE PLUS...

Non, je n'espère plus, car la vie est trop belle !
Il me souvient du temps que, fol aventureux,
J'emportais en chantant sur la route nouvelle
L'espoir comme un bagage à mon bras vigoureux.

Chaque tournant alors cachait l'architecture
Du palais souhaité pour mon règne prédit,
Et les yeux éblouis par ma gloire future
Je n'eusse jamais cru que mon pas s'alourdît.

Mais l'espoir, faix léger au début de la route,
A chaque soir pesait un peu plus dans ma main,
Et certain jour enfin, affranchi par le doute,
Je jetai mon bagage au coude d'un chemin.

Alors je me sentis magnifiquement libre
Et guéri pour jamais du nostalgique mal;
Et mon cœur exalté jusqu'en sa moindre fibre
Bondit au fond de moi comme un bel animal.

Moi qui jusqu'à ce jour, harcelé par le rêve,
Avais marché scrutant le méandre lointain
Où clos par l'horizon chaque sentier s'achève,
Afin d'y découvrir mon triomphal destin,

Enfin je respirai l'arome frais de l'aube,
Aux branches je cueillis le fruit mûr de l'instant,
Et j'enchantai mes yeux de l'éclatante robe
Que reflète la lande au miroir de l'étang.

Je goûtai le repos à l'ombre transparente
De l'arbre que calcine un torpide midi,
Et les cloches du soir parmi l'heure adorante
Où le tumulte humain lentement s'assourdit.

Mon œil ne cherche plus au détour de la berge
L'esquif où la princesse attend son chevalier,
Et je comprends la grâce qui peut s'allier
A la rusticité d'une fille d'auberge.

Déchirant l'avenir, grimoire saugrenu
Que le démon jadis mit dans mon escarcelle,
Je m'enivre aujourd'hui du présent méconnu
Et je n'espère plus, car la vie est trop belle !

TABLE DES MATIÈRES

LE LIVRE DES AMANTS

S'ENSUIVENT SIX CHANSONS D'AMOUR

PANTOMIMES

ESTAMPES

LE SONGE DE VIVRE

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le vingt juin mil neuf cent neuf

PAR

E. ARRAULT ET Cie

A TOURS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE